

L'indifférence

Recueil d'articles choisis

Pierre Assante
p.assante@wanadoo.fr

L'indifférence du capital vis-à-vis du produit est réelle, mais comme le dit Yves Schwartz, c'est le même débat que la question du travail concret et du travail abstrait.
P.A.

« A la valeur d'échange sous forme d'argent s'oppose la valeur d'échange sous forme de la valeur d'usage particulière [d'un produit d'une activité particulière] » p252

« Tant que l'argent, c'est-à-dire la valeur d'échange promue à l'autonomie, ne se fixe que par rapport à son contraire, la valeur d'usage en tant que telle, il n'est en réalité susceptible que d'avoir une existence abstraite. Il faut qu'il continue d'exister dans son contraire, dans son devenir de valeur d'usage et dans le procès de celle-ci, la consommation, et qu'en même temps il s'accroisse en tant que valeur d'échange ; donc il lui faut transformer la consommation de la valeur d'usage – la négation active et l'affirmation positive de celle-ci – en reproduction et production de la valeur d'échange elle-même. » p248

« **Contribution à la critique de l'économie politique, fragments de la version primitive.** » K.M., Editions Sociales 1968

SOMMAIRE

PAGES

**3 CRISE DU CAPITALISME ET TRAVAIL
QUELQUES IDEES SUR LA CRISE NECESSAIRES POUR EN CHERCHER L'ISSUE.**

**6 METAPHORE SUR LA
SURACCUMULATION/DEVALORISATION
DU CAPITAL**

**9 ORGANISATION POLITIQUES, ORGANISATIONS SYNDICALES, ORGANISATION DU TRAVAIL,
ERGOLOGIE, QUELLES RELATIONS, QUELS BESOINS ?
Sur le Manifeste pour un ergo-engagement d'Yves Schwartz**

12 PAS D'ERGOLOGIE SANS CONSCIENCE DU PROCESSUS DU PARTICULIER AU GENERAL.

15 CHOSES ESSENTIELLES ET SIMPLES

18 DECROISSANCE

**20 .AINSI VONT LES CHOSES, C'EST QUAND ELLES N'EXISTENT PLUS QUE CE QUI LEUR FAIT
SUITE, LONGTEMPS APRES, NOUS FAIT REMONTER JUSQU'A ELLES.
ET NOUS ENTREVOYONS ALORS LES CHOSES NOUVELLES EN COMPRENANT PAR LEUR
RELATION AVEC CE QU'ELLES ETAIENT AVANT LEUR TRANSFORMATION.
(5 articles)**

**22 De la dialectique à l'économie en passant par la politique politicienne, pour résumer « clairement » tout en
perdant la saveur des choses et un peu de leur substantifique moelle.**

25 REPUBLIQUE DES CONSEILS

26 « L'HUMANITE C'EST LA CONSCIENCE DE LA NATURE SUR ELLE-MEME »

28 REPONSES A..... Septembre 2009

30 THEORIE ET PRATIQUE : SUR LE MODE D'ECHANGE, LA VALEUR ET LES LUTTES.

32 PETIT RAPPEL D'ECONOMIE POLITIQUE ELEMENTAIRE

37 L'APPETIT DE L'ESPRIT 1

41 L'APPETIT DE L'ESPRIT 2

**42 « AQUI'S L'AUTOMNA D'UN MONDE VIELH »
« VOICI L'AUTOMNE D'UN VIEUX MONDE »**

**45 CRITIQUE OUVERTE DU CONCEPT DE DECROISSANCE
Et sur l'utilité du débat que lance ce concept**

47 POUR AGIR SOCIALEMENT

51 DONNER ENVIE DIT-ON AUJOURD'HUI

55 LA CIRCULATION INTERNATIONALE

58 Au sujet de : QU'EST-CE QUE CETTE JEUNESSE QUI SE MAINTIENT DANS LE NON-AGIR ?

59 QUAND LES « MASSES » SE « BARBARISENT » ? :

62 COMMUNICATION.

CRISE DU CAPITALISME ET TRAVAIL

QUELQUES IDEES SUR LA CRISE NECESSAIRES POUR EN CHERCHER L'ISSUE.

Il y a quelques mois, les médias « grand public » ne parlaient pas de crise du capital. Depuis, elle est commentée, reconnue, développée. Nous allons soutenir ici quelques idées sur la crise, nécessaires pour en chercher l'issue.

La crise de 2009 n'est pas née en 2009. Dès les années 1970, la crise de ce que des économistes appellent la suraccumulation du capital s'aggravait. 2009 manifeste son accélération et son approfondissement. Nous affirmons que la crise de 2009 n'est pas du même ordre que celle de 1929. Elle part des mêmes tendances du capital à se suraccumuler, de la même tendance à la baisse du taux de profit qui est son talon d'Achille.

L'expansion du profit tiré par la masse croissante de la production alors qu'il tend à diminuer sur un objet produit du fait de l'accumulation du capital constant (pour aller vite, celui investi dans les machines de plus en plus complexes) est limitée : à cette tendance s'ajoute une révolution des moyens de production qui rendent ces tendances bien plus aiguës. Cette révolution tient aux techniques de production et d'échange, de gestion au niveau mondial, reposant sur l'informatisation qui décuplent et plus les capacités productives.

Le niveau de capacité productive se trouve en contradiction insoluble avec le mode de production. Ce niveau qui introduit des possibilités de plus en plus grandes d'automation se trouve en contradiction insoluble avec la baisse relative de la production par la main d'œuvre qui est la base de la production du profit.

La limitation des besoins par le profit qui est la loi du capital devient ainsi contradictoire avec un développement d'une société en équilibre-déséquilibre rompu entre son besoin du consommateur et son besoin de geler ou détruire du capital sur accumulé.

Les techniques du capital en matière de drainage vers les grands groupes financiero-industriels privés ne sont pas un « plus » de la politique opérationnelle du capital, mais *l'essence de la forme actuelle du capital* comme il fut par le passé un capital de marché national ouvert sur le monde, puis, un capitalisme monopoliste d'Etat, puis un capitalisme mondial s'appuyant à la fois sur les Etats et les institutions mondialisées du capital. En ce sens on comprend la dé-adhérence relative de la politique du capital vis-à-vis de la direction Etatsunienne du capitalisme. De même le renforcement de ces institutions mondialisées et leur capacités d'intervention incomparables avec celles de 1929 et celles de l'après guerre.

La mesure quantitative de la valeur d'échange marchand, qui est nécessaire aux échanges, sans laquelle il n'y a pas d'échange possibles dans le système capitaliste, s'en trouve à la fois rigidifiée et dissoute. Pas seulement par la variété des conditions de production (géographiques, d'ententes et guerres locales ou internationales, de phénomènes multiples et complexes difficiles à suivre même pour les gestionnaires du capital, bourses et Etats compris), mais par cette construction nouvelle de la production mondialisée et informatisée, des besoins qu'elle crée, des aspirations qu'elle suscite, y compris dans les propres rangs de la grande bourgeoisie, et de la collision entre les besoins et les capacités de les satisfaire.

Il ne s'agit pas de défendre ici un développement de la production dite matérielle continu sans la qualité nécessaire à un développement durable, mais de libérer les forces productives nécessaires à une abondance générale, notant que la production dite matérielle contient indissolublement la production idéale, symbolique, contient toute l'histoire, l'activité de l'humanité dans sa diversité et sa complexité, de même celle de la nature dont l'humain n'est qu'une partie consciente de l'univers dont les parties et les fonctions sont indissolubles les unes des autres.

En ce sens, dans la société capitaliste, le « travail stricto sensu », salarié, marchand, qui est l'activité initiale et de dernière instance de la production matérielle et morale nécessaire à la vie humaine et sa santé, est au centre de la transformation du mode de production. Et le politique lui est totalement lié. On peut même dire que toute politique qui tend à s'en détacher est vouée à la momification, à la fossilisation, se stérilise, ce qui explique la dégradation actuelle de la démocratie institutionnelle et le recours mondial à toute les sortes de retour à l'autoritarisme et au despotisme qui de toute façon n'apportent aucune solution évidemment.

Il ne peut y avoir de vie et donc de mouvement sain de la vie si l'organisation micro et macro de l'activité humaine ne trouvent pas une cohérence mutuelle. ***Quelle que soit l'aspiration au changement politique, il n'est que formel s'il ne fait pas appel à cette cohérence du travail stricto sensu, salarié,*** donc s'il ne tend pas à libérer l'activité humaine du salariat, c'est-à-dire de la mesure quantitative de la valeur d'échange qu'est cette marchandise particulière qu'est le travail en système capitaliste.

Une autre organisation du travail, de la production, une démocratie s'étendant de l'activité individuelle à la cohérence générale de la production, ***la démocratie locale et globale du « quoi et comment produire », ce n'est pas un élément de la transformation politique, mais sa base et sa condition première.*** Comment chaque travailleur se détermine dans son travail, ce doit être la base de toute démocratie car elle détermine ce dont les humains ont besoin et comment ils peuvent répondre à ces besoins.

Le besoin est un fantôme dans les rapports humains capitalistes. Il est voilé et en partie stérilisé par cette abstraction du travail que constitue le salaire, mesure quantitative de cet échange marchand. Le développement des forces productives

ouvre une mesure qualitativement nouvelle de l'échange, c'est le besoin. Cette mesure qualitativement nouvelle existe en gésine, en prémisses dans la société capitaliste. La Sécurité Sociale en donne une représentation concrète, mais pas seulement elle. Vous trouverez partout ces embryons dans la vie quotidienne. Lorsque vous vous procurez sans payer un remède, il vous est fourni dans la mesure de votre besoin et non en fonction de sa mesure de valeur marchande. Que la sécurité sociale subisse et de graves blessures et la substitution par des assurances privées et un signe de la résistance du capital aux transformations qualitatives de la société qu'il induit lui-même.

La transformation qualitative de la mesure quantitative des échanges, ce n'est que la mise en commun du travail humain...ouvrant d'autres voies aux capacités humaines individuelles et collectives, aux capacités de la personne. Mise en commun du travail humain développée et démocratique, formule qui est une double tautologie, mais qu'il n'est pas inutile de préciser.

La transition de « à chacun selon son travail » à « à chacun selon ses besoins », ce n'était donc pas une formule, mais une vision particulièrement perçante de l'avenir possible.

De même il n'y a aucune disjonction possible entre la transformation qualitative de la mesure de l'échange et la transformation qualitative du travail en activité libre faisant appel au développement des aptitudes et des capacités individuelles et collectives, au développement de la personne. Cela commence dès à présent par la reconnaissance de l'activité de l'autre, de sa formalisation, de son mouvement. Tout le contraire d'un taylorisme qui n'a d'ailleurs jamais pu tout soumettre à sa loi sous peine de tuer tout.

Comme le dit le Prince Salina dans « Il Gattopardo », le sommeil, l'endormissement, qu'on appellerait aujourd'hui la démotivation, est la conséquence de la domination. L'exigence de la motivation est ridicule si elle s'accompagne d'une division du travail sur des bases de classe et son maintien. Mais chacun sait qu'une libération dépend avant tout des dominés eux-mêmes qui en se libérant libèreront la société entière. La mort de Salina n'est pas seulement la mort de sa caste : c'est les prémisses de celle de la société marchande qui en poursuivant son développement et celui des forces productives, s'oppose à toute caste et transforme les producteurs, le salariat sous ses diverses formes et ses diverses fonctions, celle de la production directe en particulier, en fossoyeur du capital donc du salariat lui-même.

10 mai 2009

Un essai, METAMORPHOSE DU TRAVAIL 4

<http://www.emigrazione-notizie.org/download.asp?dl=198>

Présentation du dernier ouvrage collectif sur l'ergologie dirigé par Yves Schwartz et Louis Durrive

<http://www.emigrazione-notizie.org/articles.asp?id=338>

Un MANIFESTE publié en Janvier 2006 qui revient à « l'ordre du jour »

http://www.espaces-marx.eu.org/IMG/pdf/S_R-6.pdf

<http://ddata.over-blog.com/xxxxxyy/2/48/95/06/La-Somme-et-le-Reste/S-R-6.pdf>

METAPHORE SUR LA SURACCUMULATION/DEVALORISATION DU CAPITAL

UNE METAPHORE SUR

Les échanges

La métamorphose de la Marchandise en Argent et de l'Argent en Capital

La financiarisation dans l'échange et transformation du capital industriel en capital financier

Les données nouvelles de la suraccumulation du capital en fonction des applications de la révolution scientifique et technique à la mondialisation

Ceci n'est en aucun cas une représentation de la réalité. Simplement une métaphore, et pas un schéma.

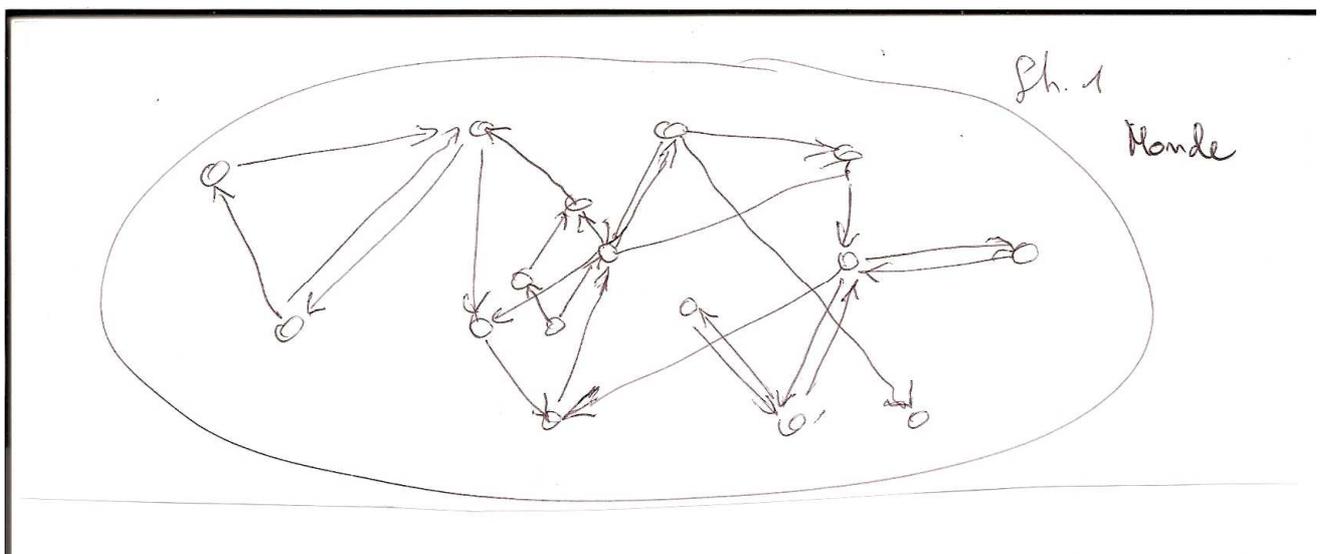
Les échanges humains sont bien plus complexes, infinis dans la mesure où il n'entre pas que les objets échangés mais tout ce qu'ils contiennent de l'activité humaine, de son histoire depuis l'Homo Habilis.

Ceci vient illustrer cela :

http://travail-democratie.net/jml/index.php?option=com_content&view=article&id=78:crise-du-capitalisme-et-travail&catid=56:institut-de-recherches-de-la-fsu&Itemid=63

Schéma 1

Monde

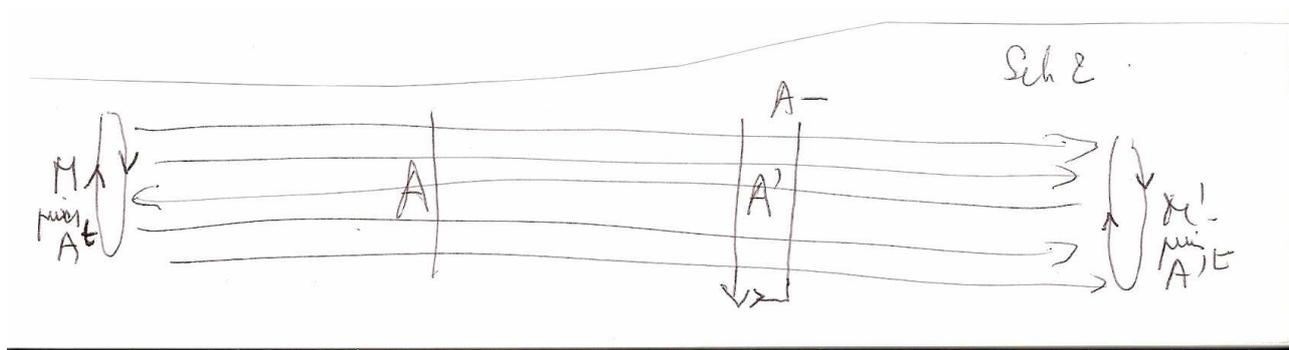


De chaque point il arrive et il part (si je n'en ai pas oublié)

§§§§§§§§

Mettons à plat les échanges

Schéma 2



Coupons le circuit en un point théorique d'interruption-restitution des échanges par le système financier qui va conserver une part des marchandises sous forme de la marchandise-argent.

A, intercepté par le système spéculatif, restitue A- (A moins), mais pour qu'il y ait récession il faut que

A't soit inférieur à At, c'est-à-dire que le prélèvement soit supérieur à A't – At.

Le processus aboutit à cela, non seulement par l'excès de prélèvement mais par les conséquences dans le blocage de la circulation du capital, ce qui est la même chose sous des angles différents car indissoluble du fonctionnement du capital dans les conditions de suraccumulation exacerbée par la contradiction entre le développement des forces productives et l'impossibilité de poursuivre leur développement sans mettre en cause le système du profit.

§§§§§§§§

Si l'on reprend le schéma 1 et qu'à chaque point on imagine :

- La valeur locale de la marchandise Force de travail
- Les interactions internationales sur ces valeurs locales
- Leurs transformations dans le circuit global A---M---A' (Argent---Marchandise---Argent nouveau supérieur [chapitre du "capital" de Marx sur la marchandise et sa métamorphose]) et le passage dans les « lieux » de drainage spéculatif
- Les marges de manoeuvre , leurs limites induites par les contradictions citées (BTTP -[Baisse tendancielle du taux de profit, idem livre III], luttes salariales et luttes pour les besoins sociaux) on comprend...
- Que le TTMSN (Temps de travail moyen socialement nécessaire, livre I) -ne peut pas ne pas entrer en compte pour établir les règles de la circulation du capital
- Que les gestionnaires du capital sont obligatoirement en demande de rigidification et d'adaptation de ces règles
- Que de toute façon c'est la réalité de la circulation du capital qui en dernière instance décide de la mesure qualitative de la valeur marchande

-Que l'anarchie qui en découle sur le rapport besoins / profits rend la régulation incontrôlable dans les faits.

§§§§§§§§

Le « garrot » (métaphore), les garrots, qui se constituent dans la circulation, plus ou moins poreux, en menaçant une part du corps, menacent tout l'organisme.

La solution actuelle est d'injecter du « sang-capital » au-delà du garrot pour « rétablir une circulation normale », mais elle ne supprime pas les causes de la constitution des garrots.

§§§§§§§§

La seule solution du capitalisme (pas celle des forces de transformation progressistes du salariat) est de détruire du capital pour soigner la maladie de suraccumulation (destructions de toutes sortes, y compris les guerres).

§§§§§§§§

Mais l'état de la gestion de la production et des échanges, en introduisant la complexité des techniques de la révolution scientifique et technique rend difficile un retour en arrière de la qualité ou matière de développement.

§§§§§§§§

Seule une autre mesure basée sur l'abondance générale qui permet une mesure de la satisfaction des besoins répond à des règles saines de circulation de la production et de sa qualité en matière de développement durable.

§§§§§§§§

Si l'on voulait faire des schémas des représentations plus « réelles », il faudrait indiquer les seuils mouvants dans lesquels le rapport A_t à A_t et le rapport au niveau des forces productives entraînent la récession. Mais quel degré d'appauvrissement relatif ou absolu entraîne la formation des garrots ou du garrot.

De même pour le niveau de la transformation des échanges marchands en satisfaction des besoins, mesure qualitativement nouvelle de la mesure sociale, pour atteindre un seuil de transformation qualitative du mode de production.

17 mai 2009.

ORGANISATION POLITIQUES, ORGANISATIONS SYNDICALES, ORGANISATION DU TRAVAIL, ERGOLOGIE, QUELLES RELATIONS, QUELS BESOINS ?

Sur le Manifeste pour un ergo-engagement d'Yves Schwartz :

Une mise en garde d'abord : il ne s'agit pas ici d'un commentaire ou d'une critique directe sur les batailles qui ont lieu au moment où ceci est écrit, mais d'une analyse prospective destinée à influencer sur des orientations à venir.

La coupure syndicats/partis, considérée comme un progrès démocratique n'a réglé aucun problème.

Les organisations politiques ont été constituées organiquement avec pour but la fonction de prise du pouvoir d'Etat. Bien sûr, dans les pratiques elles ont été amenées à élargir leur champ d'action, mais en liaison avec cette fonction.

Pour l'ergologie, l'organisation syndicale répond mieux à la question

-De l'activité humaine à travers le type d'organisation du travail

-De la relation entre ce type d'organisation du travail et le type conception et d'action politique

-De la longue ramification du mode de production et d'échange, de sa mesure et de sa crise actuelle.

Il me semble clair que si la « prise de pouvoir » ne règle pas la question de la libération de l'activité humaine, mais elle conditionne l'accès aux libertés nécessaires à une autre construction de l'organisation du travail laquelle est indissoluble de cette libération.

ET cette dichotomie politique/syndicalisme qui d'ailleurs n'existait pas à l'origine des organisations des salariés, porte en elle des contradictions stériles pour le mouvement de reconnaissance du travail, même si elle a répondu à un moment à une nécessaire libération d'un centralisme non démocratique.

Un mouvement qui développe l'initiative du travailleur, la démocratie « de l'atelier, du bureau, du lieu de distribution, du champ » (vision imagée des lieux d'exercice du travail mais non représentative de l'évolution actuelle de ces lieux de travail), qui développe la démocratie de la cohérence générale de l'activité humaine, qui développe, pour en venir à une vision d'ensemble, **la démocratie du quoi, que produire et comment produire**, ce mouvement ressemblerait sans doute plus à une organisation syndicale qu'à un parti tel qu'ils ont été conçus et tels qu'il restent conçus aujourd'hui.

L'ergologie nous apprend qu'on ne part pas de zéro, mais de normes antécédentes. Il en est de même d'un mouvement populaire répondant à la question du travail à partir de la réalité hic et nunc du travail, et donc de la réalité syndicale et politique actuelles.

Rupture-continuité, intervention humaine, choix humain, débat de valeur ou repliement sur son propre champ, c'est-à-dire ignorer les 3 pôles de l'activité. Telle est, après les difficiles premiers pas de l'ergologie, la question de son entrée dans la lutte sociale, au-delà des études de cas qui lui ont donné toutes les aptitudes à révolutionner le travail, c'est-à-dire le libérer, non pas libérer du travail mais transformer qualitativement le travail en activité libre.

Tous les tenants de l'ergologie sont-ils capables d'imaginer une telle transformation ? N'y a-t-il pas dans cet effort d'imagination nécessaire à toute transformation, le danger ou même la volonté d'y procéder par recettes pré-établies, reconstituant ce qui a fait la fonction stérile d'un « parti du travail » axé sur « l'avant pouvoir » et ne travaillant pas à préparer un « après pouvoir », condamnant ainsi les travailleurs à limiter de fait, par l'incapacité à transformer, leurs actions à des améliorations certes, mais dans le cadre du travail contraint, exploité, et finalement générateur de crises locales et mondiales de plus en plus grandes jusqu'à un blocage actuel qui est bien plus profond qu'il n'y paraît extérieurement.

La question écologique, mais aussi la guerre et la paix, mais aussi l'incapacité de surmonter la crise de suraccumulation et donc la crise d'un développement durable, sont liées à la question du profit et de la mesure de la quantité de valeur **pour aboutir à la négation des valeurs sans dimension, qui pour moi est la question centrale de l'ergologie.**

Un mouvement politique s'attaquant à la question du profit, un mouvement politique préoccupé aussi par la question de la gestion, un mouvement syndical s'attaquant à la question de la transformation de l'organisation du travail, sont indissolubles.

Ce n'est pas par hasard que les forces patronales les plus réactionnaires, les plus tayloriennes, se sont employées à séparer politique et syndicalisme. Elles y ont été aidées objectivement, quand ce n'est pas subjectivement par les erreurs ou les trahisons commises par des animateurs des mouvements politiques et syndicaux du monde du travail (il ne faut pas caricaturer ou exagérer ces erreurs). Mais ils n'en sont pas les premiers responsables, et les erreurs n'excluent pas la réalité d'actions positives qui quelquefois ont sans doute « sauvé objectivement le monde », telle la lutte contre le nazisme, ou tout simplement les luttes alimentaires, au sens large.

Comment assurer au mouvement humain une continuité. L'ergologie n'est pas la moindre réponse à cela. Un processus social n'est pas maîtrisé par chaque individu. Pourtant chaque individu intervient dans le processus social. Une organisation du mouvement social est -ou plutôt, si elle veut contribuer à une

cohérence du mouvement, car une agitation n'est pas un mouvement, un mouvement ayant un « sens »-, est cette organisation qui doit être l'expression consciente de ce processus inconscient.

L'ergologie contribue à cette conscience.

Prigogine et d'autres nous apprennent que le mouvement repose sur une situation de déséquilibre et une tendance à l'équilibre.

La marge entre les deux constitue les limites entre l'arrêt ou la chute.

Nos nostalgies et nos espoirs reflètent, outre nos expériences personnelles, une perception de ce processus inconscient « global », auquel notre histoire personnelle est liée. Ces sentiments nous les associons à des réalités passées et actuelles. Mais ils peuvent aussi nous voiler cette réalité, entre autre parce les forces qui dominent notre vie, et qui font de la marchandise un fétiche qui l'envahit dans ses moindres manifestations, parce que ces forces possèdent les instruments de cette domination.

Et cette domination s'exprime en rapport dialectique dans toutes les activités humaines.

La manifestation de la crise peut donner un support à la conscience ergologique et non le contraire. Bien sûr s'établit un rapport dialectique entre les deux. Et c'est pour cela que le « moment de l'ergologie » peut éclore en grand. Encore faut-il que le rapport recherche---action de masse soit établi, ce qui demande aussi une transformation de la « conscience ergologique » en fonction de la réalité du moment.

Plus évident à dire que facile à faire...

Ce rapport c'est effet de la lucidité humaine sur elle-même, et tout dépend de cette capacité.

Dans ce souci, quel peut être l'apport d'un « Manifeste pour un ergo-engagement » ?

C'est un texte qui rassemble comme cela ne s'est jamais fait, et dans le contexte social actuel, le point de vue ergologique, et qui le met à portée d'une façon sinon simple, mais "concentrée", adaptée, à ce contexte.

L'ergologie a besoin d'un document de base pour un public allant au-delà des "spécialistes".

Bien sûr la "pensée ergologie" a besoin pour se développer et dans la recherche ET dans la communication, d'un travail collectif. Mais justement un tel texte donne des moyens, un support public à ce travail collectif, et une aide au travail collectif.

Le fond du problème c'est l'accès que donne ce texte, d'une façon condensée, à une autre et nouvelle façon de voir, qui contraste avec les dogmes du XX^e siècle et leurs conséquences dramatiques. L'ergologie renoue avec les grands courants de pensée de l'évolution humaine en particulier du XIX^e et une philosophie qui ne se contente pas de penser le monde, mais qui tend à le changer, à poursuivre son

mouvement en santé qui est bien en crise aujourd'hui, et c'est ce qui donne à l'ergologie un espace concret essentiel.

26 mai 2009

PAS D'ERGOLOGIE (1) SANS CONSCIENCE DU PROCESSUS DU PARTICULIER AU GENERAL

La poursuite des recherches sur l'infiniment petit nous montrera des « structures » "nouvelles pour notre connaissance" (bien au-delà de nos investigations actuelles) qui permettent de contenir la trace du processus du mouvement, son héritage lui-même en mouvement perpétuel.

La poursuite des recherches sur l'infiniment grand nous montrera des « structures » globales qui mettent en relation l'ensemble des processus en un processus unique. Mais c'est, pour nous, dans l'infiniment petit que réside cet héritage, ces résidus, ces traces, même s'il n'y a pas lieu d'y distinguer infiniment petit et infiniment grand, puisque le processus est global, l'ensemble en mouvement.

Cet héritage, ces résidus, ces traces, il ne faut pas les imaginer comme un phénomène marginal du processus mais comme le processus dans sa totalité.

Le mouvement a toujours « le choix » d'intégrer ou non telle ou telle globalité « passée » à un processus particulier. A un « premier niveau de développement », c'est un phénomène à la fois « parasite » et « de pointe ». Le choix au « niveau humain » procède AUSSI et « en plus » de la conscience. « L'homme constitue la conscience de la nature sur elle-même », « l'homme se naturalise et la nature s'humanise » nous dit Marx. C'est en tout cas une excellente image de « ce qui est ».

L'ergologie ne fait que prendre en compte cette réalité afin de substituer aux schémas "taylorien" et-ou "sarkozyens", une vision mouvante d'un processus observé du particulier au général, l'activité humaine. Elle le prend en compte d'abord sur un plan empirique parce que l'état des sciences et des techniques ne permet pas encore une conscience globale d'une qualité suffisante, même si la conscience est toujours le retour de l'acte humain sur lui-même, mais à des niveaux qualitatifs non pas "prédéterminés" mais de toute façon "successifs".

"Anticiper sur les résultats qu'il faut démontrer est fâcheux" nous dit Marx, tout en sachant bien que ses recherches et ses découvertes n'ont pu avoir lieu qu'à travers l'intuition empirique issue de ses observations précédentes.

L'ergologie va plus loin qu'une simple observation empirique, elle s'appuie sur des acquis scientifico-techniques pour confirmer ou infirmer ses observations empiriques et ses observations organisées sur le terrain du travail et de l'activité humaine.

Elle permet à la conscience de passer d'un état de parasite qui vit et profite sur et du processus global à un état de coopération de plus en généralisée en processus comme "tout ce qui est" à partir de "centres" constitués par des entités telle que l'individu «centre de base» par exemple, mais aussi toute entité plus ou moins "large".

Rimbaud se moquait à juste titre de « ceux qui s'imaginent être les auteurs de leurs œuvres », se moquait de leur ignorance du processus dont ils faisaient partie.

Dans l'élargissement en processus de la recherche ergologique à toute la société, imaginer une "conquête" en dehors de l'approfondissement de la conscience du processus de l'activité pour se centrer sur des techniques de communication et d'intégration statiques, une ergologie isolé dans son champ du processus social serait donc totalement en contradiction avec la démarche. C'est pourtant ce qui menace tout processus d'élargissement nécessaire et complexe.

La poursuite des recherches sur l'infiniment petit et l'infiniment grand, dans notre processus qui a besoin d'isoler les réalités de la réalité pour observer les objets de la réalité, nous montrera comment se complexifie un mouvement et le mouvement, comment il se diversifie, comment il se "multiplie" (de la « formation » du cosmos(2), la « partie d'univers » à « notre portée », à la société humaine et la suite micro et macro) et dans sa multiplication comment il y a processus d'unification et de diversification conjoint, intégré.

L'ergologie c'est avant tout un processus du particulier au général qui évite de coller au particulier un schéma général acquis statique. Mais si elle n'inclut pas ce mouvement vers le général elle sera la soeur ennemi, l'autre côté de la médaille du taylorisme.

Le processus de dénormalisation-renormalisation dans l'activité humaine, les acquis en gésine des neuro-sciences qui en témoignent, l'imbrication des « temps brefs » et des « temps longs », tous ces éléments que nous « isolons » nous aident à cerner une réalité et à « démontrer » les « résultats anticipés ».

Si Marx, toujours, nous dit que "pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur la conscience de soi", et que "l'humanité ne pose jamais que les problèmes qu'elle peut résoudre", son exemple de vie nous démontre qu'il ne laisse pas une seule interrogation hors du champ de sa pensée. Ce "parasite" si avancé de conscience humaine, nous avons intérêt et l'ergologie a intérêt à mieux le connaître. Il est un "témoin" important du processus et de sa conscience.

Le « MANIFESTE POUR UN ERGO ENGAGEMENT »(1) d'Yves Schwartz est justement, selon moi, ce recentrement et ce « concentration » indispensables de l'ergologie dans le processus global de la société ici et maintenant.

Lecture utile, selon moi complémentaire au MANIFESTE POUR UN ERGO ENGAGEMENT : Préface à la « Contribution de l'économie politique » (1859), <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1859/01/km18590100b.htm> (3)

Nous n'avons qu'une vague et sommaire idée des interactions. Nous avons une vision schématique des interactions « physiques » et des interactions « sociales ». Le seul fait de les aborder sous ces angles séparés est bien le signe d'une rationalité tronquée, mutilée, balbutiante.

01/07/2009

1 L'ergologie n'est pas une science en soi. C'est l'étude pluridisciplinaire de l'activité humaine et particulièrement du travail stricto sensu, dans le but d'une recherche de leur santé, excluant toute modélisation où voie arbitraire, mais faisant appel à un débat de valeur, des choix démocratiques, liés aux dénormalisations-renormalisations du processus humain.

Ceci n'est pas une définition, mais un essai d'explication de ma part.

Pour plus de clarté voir les sites :

<http://www.ergologie.com>

<http://www.rencontresdutravail.com>

2 Les termes sont utilisés tentent de prendre en compte la critique de l'approche cosmologie formulée par Eftichios Bitsakis, « Cosmogénèse, la dialectique sous une enveloppe », « Dialectiques aujourd'hui », collection Espaces Marx, Syllepse.

3 Sur le processus d'humanisation de la nature et de naturalisation de l'humain, voir DENIS DURAND « Un autre crédit est possible, mobiliser l'argent pour le développement des êtres humains.. », Editions Le temps des Cerises.

Passage, transition, nécessaires (du moins je le pense comme l'auteur) *vers* une maîtrise de l'activité libérée de la dictature de la mesure qualitative de la valeur d'échange

Résister pratiquement à toutes les inhumanités est nécessaire, indispensable. Mais les réduire durablement demande des transformations sociales profondes. L'histoire l'a démontré jusqu'à ce jour : aucune transformation sociale profonde n'a pu se passer ni de la science ni de la conscience.

Aujourd'hui, l'éclatement des champs d'activité humain est un grand handicap. Les frontières ne sont pas seulement géographiques, elles sont avant tout dans la division technique et sociale du travail, de la recherche etc..., la division syndicale et politique, n'en étant en grande partie que le reflet, dans une rapidité sans approfondissement.

Comment les rapprocher, les « unifier » pour répondre aux besoins humains sans porter atteinte à leur nécessaire diversité ?

CHOSSES ESSENTIELLES ET SIMPLES :

En philosophie :

mouvement = in-fini

Dans le cosmos connu, impossible de citer autre chose que cette égalité. L'un est l'autre.

En anthropologie :

Il ne peut exister que des valeurs d'usage.

mouvement = in-fini = valeur d'usage

En économie :

Toute réalité qui n'a pas une valeur d'usage est finie, donc sans mouvement, donc n'existe plus. Il y a des disparitions brutales, d'autres graduelles, qui les unes et les autres transmettent leur réalité aux formes nouvelles du mouvement.

Ergologie et économie politique

Dans le système marchand millénaire, l'échange

Marchandise - Argent- Marchandise' est devenu

Argent- Marchandise- Argent'

C'est la métamorphose de la marchandise en capital, de toute marchandise, argent et travail compris (force de travail). Ainsi l'argent puis le capital a une valeur d'usage, celle de se reproduire, une reproduction élargie, en circulant ; de permettre la circulation. Toute obstruction totale ou partielle de l'obstruction ne peut avoir pour remède l'injection au-delà du « garrot » (comme les injections de capital pour remédier au subprimes et leurs conséquences sur la circulation du capital), mais a pour remède le rétablissement général de la circulation des valeurs d'usage.

Mais ce mode de production est l'aboutissement d'un mode d'échange et de son procès historique qui aboutit au producteur libre, à l'échange généralisé de marchandise, particulièrement de la marchandise travail.

C'est cette valeur d'usage du capital qui menace de s'éteindre et donc c'est le mode de production capitaliste qui menace de s'éteindre.

L'indifférence du capital vis-à-vis du produit est réelle, mais comme le dit Yves Schwartz, c'est le même débat que la question du travail concret et du travail abstrait. D'abord sur la terminologie : est abstrait toute représentation d'une réalité. Une généralisation est une abstraction. Une généralisation de généralisation est une abstraction savante avant de devenir une abstraction généralisée, un concept savant, un concept généralisé.

Marx a l'intuition dès 1844 du double aspect du travail, du double aspect de tout contenu d'activité humaine.

Il le précise dans l'unité des fonctions biologiques comme des fonctions sociales ou psychologiques ou symboliques ; dans l'unité de toutes ces fonctions et des fonctions entre l'homme et la nature, leur unité sans laquelle le procès humain n'est plus.

Le salaire et l'argent, le capital ont pour lui clairement une fonction d'échange et une fonction symbolique car seule une fonction symbolique permet l'échange humain, donc une fonction humaine, la valeur donnée à un bout de papier imprimé, à un chèque, ou une transaction par Internet n'étant pas la marchandise et la valeur d'usage concrète d'un travail concret.

Ainsi l'usage des termes « concret » et « abstrait » ont eux-mêmes une fonction symbolique *variable* en fonction de l'usage concret. Ce n'est pas là un débat théologique, mais une description ayant valeur de représentation qui n'est pas sans intérêt pour comprendre l'obsolescence de la mesure quantitative de la valeur d'échange marchand dans l'état de crise d'adaptation de l'humanité aux nouveaux moyens de survie et de développement qu'elle a créés : pensée artificielle, unification mondiale du capital malgré ses caractéristiques de diversités (diversités de localité et d'activité concrète...).

Il est plus clair de dire unification mondiale du *capital* (en donnant au terme « capital » son sens concret, et pas seulement son sens « moral », comme c'est souvent le cas) que unification mondiale du marché.

Ainsi le « producteur libre » se trouve en état de crise comme le mode de production. Sa marchandise travail perd sa valeur d'usage. Sa force de travail, son travail concret ne trouve plus à se réaliser dans le mode de production en crise.

Ainsi un retour au marxisme est nécessaire au développement de l'ergologie et de l'ergo-engagement. Je pense même que *l'ergo-engagement est ce retour*, qui après les errements de l'humanité dans des conditions de crise du capital, mais sans développement suffisant, généralisé, du retour de conscience de l'activité humaine sur ses propres actes, a connu les échecs et en même temps les préparations à des transformations qualitatives.

Le seul fait que puisse naître ce courant de pensée qu'est l'ergologie est le signe de ce mûrissement.

Mais je répète que la bataille idéologique (car l'ergologie ne peut être qu'une « science de classe », celle du travail, pour devenir un savoir libéré de l'idéologie, donc des antagonismes de classe) passe par la *réponse à toute récupération*.

Et nous n'en sommes qu'au début...

Quand je dis nous, c'est un terme générique, c'est à dire ni vous ni moi en particuliers...

Je ne crois pas que cette dernière affirmation sur l'idéologie soit dogmatique (peut-être dans son vocabulaire usé ?). Les trous de norme me paraissent en témoigner : ce ne sont pas les affirmations scientifiques qui dogmatisent l'activité humaine, « politique » comme « professionnelle », c'est la volonté de « boucher ces trous » d'une façon volontariste. Je relis les derniers écrits de Lénine témoignant de la réalité des échecs du développement de la révolution russe (3^o congrès de l'internationale, rapports sur l'inspection ouvrière et paysanne) et des conditions historiques des échecs. Je crois que la question du travail concret et de l'activité concrète y est en filigrane, en tout cas dans l'intuition.

Dans le paradigme ergologique Yves Schwartz indique (je cite de mémoire) : il n'est pas possible que le temps de travail n'entre pas pour quelque chose dans la valeur d'échange...

Ce retour est important et c'est celui du marxisme il me semble, d'un marxiste non dogmatique, celui de la création, appelons-le comme bon nous semble.

Quand aux difficultés de communication, les médias, la mimésis ambiante qui a besoin de champs bien identifiés et bien délimités, ne peut voir dans l'ergologie champ multidisciplinaire et nouveau, qu'un O.V.N.I.

Reste le travail patient de chercheurs et de militants.

Cela se voit aussi dans le champ de l'économie même chez les économistes sérieux, l'effet des frontières de recherche nous donne les confusions que l'on sait et les commentaires que l'on sait sur la crise, son contenu, sa suite...commentaires repris massivement et devenant la norme erronée, du chercheur au militant, du militant à tous, dans les résidences comme dans les HLM.

La mesure quantitative de la valeur d'échange marchand d'une part, les valeurs sans dimension de l'ergologie d'autre part, ont du mal à établir une jonction conceptuelle.

Les oukases sur la critique marxiste de l'économie politique en sont une raison mais pas la seule. La masse nouvelle de connaissances et les frontières qu'elle implique en premier pour les spécialistes en est la raison première. Les oukases ça saute devant les avancées scientifiques, mais devant les frontières de recherche, c'est plus difficile.

le 22 juillet 2009

« A la valeur d'échange sous forme d'argent s'oppose la valeur d'échange sous forme de la valeur d'usage particulière [d'un produit d'une activité particulière]» p252

« Tant que l'argent, c'est-à-dire la valeur d'échange promue à l'autonomie, ne se fixe que par rapport à son contraire, la valeur d'usage en tant que telle, il n'est en réalité susceptible que d'avoir une existence abstraite. Il faut qu'il continue d'exister dans son contraire, dans son devenir de valeur d'usage et dans le procès de celle-ci, la consommation, et qu'en même temps il s'accroisse en tant que valeur d'échange ; donc il lui faut transformer la consommation de la valeur d'usage –la négation active

et l'affirmation positive de celle-ci – en reproduction et production de la valeur d'échange elle-même. » p248

« **Contribution à la critique de l'économie politique, fragments de la version primitive.** » K.M., Editions Sociales 1968

DECROISSANCE

Pour parler décroissance, tentons de comprendre ce qu'est la croissance.

La croissance est un seul et unique objet ? Oui et non.

Partons de ce concepts philosophique hégélien et marxiste : une transformation qualitative est « précédée » par une accumulation quantitative.

L'accumulation quantitative dans un mode de production contient la croissance nécessaire à toute entité. Il faut pour cela se reporter à la seule expérience que nous ayons, celle de l'observation empirique et scientifique des entités. Il n'y a pas d'existence d'une entité ni d'entités dans une entité plus vaste sans croissance, par exemple la vie humaine, de l'enfance à la mort.

Mais la croissance dans un mode de production devenu obsolète contient toutes les contradictions de ce mode de production et son obsolescence. C'est-à-dire ses dangers d'accident mortel pour l'entité et son milieu, de mort lente ou violente par vieillesse.

Une transformation qualitative doit donc intervenir pour permettre une nouvelle croissance. La question est qu'il est difficile à notre imagination emprisonnée dans le mode de croissance capitaliste, c'est-à-dire la suraccumulation-dévalorisation de capital dans le cycle-spirale A-M-A' (argent-marchandise-argent'), d'imaginer un autre type de croissance que la croissance quantitative du capital. Pour faire une image que je n'aime pas parce qu'elle donne une image mécaniste de la croissance, mais qui est peut-être parlante c'est celle du procès des techniques informatiques : nous sommes loin de la croissance de l'ordinateur à lampe occupant espace et énergie immenses, pourtant une autre qualité qui réduit les moyens en espace et en énergie est bien une croissance mais de qualité nouvelle ce qui permet une autre croissance permettant la possibilité à une masse sociale de l'utilisation de l'informatique. Pour ceux qui réagissent de tripe contre les techniques, soulignons la croissance culturelle qu'elle permettrait si elle était libérée de la croissance capitaliste et mise au service des échanges humains libres. Libre non au sens du libéralisme, mais de l'aptitude de chacun à une activité sans contraintes sociales négatives.

Reprenons notre question : la croissance est un seul et unique objet ? Oui et non.

Oui si nous l'isolons des conditions historiques qui la produisent. Dans ce cas son mouvement comme tout mouvement constituant une réalité peut être examiné dans ses effets « hic et nunc », ici et maintenant, et son contenu peut être sain ou pas.

Non, si nous considérons la croissance comme un mouvement nécessaire au mouvement, donc à la vie, donc à l'humanité et son environnement.

La question de fond est, comme dans tout le processus de l'humanité depuis son existence transformatrice de la nature, la capacité d'invention et de choix qui engagent les transformations quantitatives et qualitatives, dans un même processus.

L'altermondialisme a pour issue non pas seulement la conscience de ce qui ne va plus, ne peut plus aller dans la croissance, mais aussi la conscience émanant de l'accumulation empirique et scientifique des choix possibles en matière de transformation qualitative. La critique de l'économie politique est un élément central de cette conscience. Mais aussi toute autre science par exemple celles qui ouvrent la vision sur la croissance biologique, neurologique et morale de l'humain, justement la biologie, la neurologie et cette « science faite de pluridisciplinarité » qu'est l'ergologie (1), l'étude de l'activité humaine et ses conditions de santé, c'est-à-dire d'organisation du travail dans laquelle les maladies éventuelles du travail (incohérences de l'entité humaine dans l'entité sociale) trouvent une issue. Aujourd'hui, le taylorisme, modèle de la croissance capitalisme montre son inaptitude à guérir les maladies qu'il engendre, et toutes les solutions de replâtrage du capitalisme renouvellent sous des formes diverses ce type d'organisation obsolète de l'activité productrice multiple et variée nécessaire à la vie humaine.

L'élément premier de l'obsolescence est la mesure quantitative de la valeur d'échange marchande, ainsi de cette mesure de toute marchandise, travail compris en tant qu'activité-marchandise. L'histoire ne faisant pas de marche arrière, ne renouvelant pas les modes de production anciens, même si elle les contient tous, c'est dire que les modes de production marchand, et pas seulement capitaliste doivent être dépassés. Nous n'en sommes qu'aux prémisses de cette conscience, et c'est la raison des confusions anti-scientifiques qui sont celles de notre temps. Cependant l'histoire s'accélère, dans ses dangers comme dans ses possibilités de vie.

La lutte pour l'emploi et l'activité économique (2) qui le soutient n'est pas une activité dépassée, elle est l'élément qui en soutenant les moyens de vie des salariés d'aujourd'hui, crée les conditions de transformation qualitative de cette activité, du développement durable.

Bien évidemment, dans cette lutte pour la défense de l'activité, des choix fondamentaux déterminent la transformation qualitative (3).

21 août 2009

(1) <http://www.rencontresdutravail.com>

(2) <http://corvasce.wordpress.com/2009/07/08/legre-mante/#more-574>

(3) La suppression de la parité avec l'or a été une suite logique de l'échange, la marchandise, la monnaie, le capital dans le mode de production capitaliste.

L'hyper dilatation du caractère symbolique de la monnaie confirme l'analyse marxiste de la monnaie, de la négation de la négation de la valeur d'usage de la marchandise, de son double caractère et de cette contradiction antagonique. Elle confirme par sa rigidification-dissolution l'obsolescence de la mesure quantitative de la valeur d'échange marchand, de la nécessité d'une autre mesure que la quantité de

valeur, de la transformation qualitative dépassement de la quantité de valeur marchande.

Le travail en tant qu'objet de cette double réalité de la valeur d'usage et de la valeur marchande, de capital variable, n'a pas d'autre cheminement, transformation possible que celle de la mesure des besoins, comme tout autre produit d'une société de production et en quantité et en qualité.

.AINSI VONT LES CHOSES, C'EST QUAND ELLES N'EXISTENT PLUS QUE CE QUI LEUR FAIT SUITE, LONGTEMPS APRES, NOUS FAIT REMONTER JUSQU'A ELLES.

ET NOUS ENTREVOYONS ALORS LES CHOSES NOUVELLES EN COMPRENANT PAR LEUR RELATION AVEC CE QU'ELLES ETAIENT AVANT LEUR TRANSFORMATION.

(5 articles)

La suppression de la parité avec l'or est, a été, la suite logique de l'échange, la marchandise, la monnaie, le capital dans le mode de production capitaliste.

L'hyper-dilatation du caractère symbolique de la monnaie confirme l'analyse marxiste de la monnaie, de la négation de la valeur d'usage de la marchandise, de son double caractère et de cette contradiction antagonique. Elle confirme par sa rigidification-dissolution l'obsolescence de la mesure quantitative de la valeur d'échange marchand, de la nécessité d'une autre mesure que la quantité de valeur, de la transformation qualitative, dépassement de la quantité de valeur marchande.

Le travail en tant qu'objet de cette double réalité de valeur d'usage et de valeur marchande, de capital variable n'a pas d'autre cheminement, transformation possible que celle de la mesure des besoins, comme tout autre produit d'une société de production et en quantité et en qualité.

Le 11/8/2009

La découverte, c'est que la mesure quantitative de la valeur d'échange ne répond plus aux besoins des échanges et ainsi aux besoins de production, de reproduction de la société humaine.

C'est une découverte qui découle et de la réalité du mode de production actuel, de sa genèse et du point actuel où il est arrivé.

Elle découle évidemment de la confrontation de cette réalité avec l'accumulation des savoirs scientifiques, particulièrement de l'accumulation et du processus d'analyse marxiste, en particulier de la critique de l'économie politique.

J'ai passé les trois dernières années à essayer d'en faire la démonstration dans mes écrits et les débats.

Une fois acquise, une démonstration est un élément fondamental de la réalité, il y a lieu de s'en servir d'une façon autonome ; On sait que cet élément dans cette période historique est cela, il y a donc lieu de partir de cette réalité.

Bien sûr , il faut se méfier de la dialectique , même si c'est le meilleur outil de notre vision sur un monde que nous voulons le plus sain possible , capable de subsister et de se développer . Un « élément acquis » par la dialectique peut s'avérer brutalement dépassé.

Mais s'en méfier pour ne pas appliquer mécaniquement une découverte c'est autre chose que de ne pas s'en servir en tant qu'élément d'appréhension de la réalité, appréhension nécessaire à la vie de notre société.

Cette découverte sur l'état de la mesure quantitative de la valeur d'échange a donc une vie autonome qui en demande un usage autonome , un élément essentiel d'une construction logique dans la suite de la construction mentale sur laquelle appuyer des choix d'analyse et d'action jusqu'à ce que cette découverte s'avère ou non « opérationnelle » , s'avère ou non « inutile » ce que à mon avis nous ne sommes pas prêts de croire de sitôt , même si le mouvement du salariat et le mouvement populaire poussent à de grandes avancées .

Elle sera nécessaire cette découverte à la construction d'un nouveau mode de production et d'échanges, ce qui veut dire à une transformation qualitative de toutes les formes multiples et variées d'activité humaine, et l'outil aussi pour dépasser les résistances naturelles à ces transformations.

Le présent et le futur contiennent le passé, l'histoire humaine naît toujours de ses conditions précédentes mais le conservatisme est une tentative d'arrêter un mouvement sans lequel c'est la mort qui triomphe.

La question est de permettre aux forces humaines de participer au mouvement selon leurs rythmes et capacités sans quoi c'est aussi la mort qui triomphe.

Quand je parle de mesure quantitative de la valeur d'échange et de sa découverte et de son usage autonome, il ne faut pas, bien sûr, l'isoler du contexte et du processus et aboutir à un usage mécanique de la notion.

« De même que dans toute secousse historique ou sociale en général , il ne faut pas oublier , à propos de la marche économique , que le sujet , ici la société bourgeoise moderne , est donné , aussi bien dans la réalité que dans le cerveau , que les catégories expriment donc des formes d'existence , des conditions d'existence déterminées , souvent de simples aspects particuliers de cette société déterminée , de ce sujet , et par conséquent cette société ne commence réellement à exister , du point de vue scientifique aussi , à partir du moment seulement où il est question d'elle en tant que telle.... »

(Karl Marx, Introduction à la critique de l'économie politique, Éditions Sociales, p.170, 1965)

24/8/2009

Mais à quoi peut bien servir de connaître l'existence de la crise de la mesure quantitative de la valeur d'échange ?

Tout simplement à savoir comment peut se résoudre ce goulet d'étranglement que sont non les crises cycliques mais les crises systémiques généralisées.

En cela, repérer les forces seules en mesure, de par leur intérêt et leur capacité à résoudre cet étranglement, est essentiel. Le salariat est la force sociale centrale et sa capacité à saisir l'expérience des mouvements existe, bien que non automatique.

La crise de la mesure quantitative de la valeur d'échange n'est pas propre à notre crise du capitalisme. Mais elle revêt un caractère propre à ce mode de production et d'échange.

Dans le mode de production marchand millénaire, bien avant le capitalisme, ces étranglements se sont déjà produits qui ont abouti à des transformations qualitatives de « sorties par le haut » et des transformations qualitatives « par le bas » avec y compris des dissolutions de civilisations.

Celle que prévoyait Salvien de Marseille pour l'Empire (romain) est des ces dernières, mais toute «renaissance» a procédé à des renaissances de distribution de biens résolvant provisoirement une crise de cette mesure qualitative ? De la valeur d'échange.

Puis cette mesure se reconstituant, la crise va s'aggraver à chaque étape parce qu'elle frappe des moments historiques nouveaux contenant un processus supérieur de développement de forces productives.

La crise actuelle, dans la crise actuelle, le cheminement vers une issue passera par l'abolition de cette mesure d'échange et croire une autre issue possible ce n'est qu'accroître la douleur d'un enfantement ou celle d'une agonie
Échanger différemment, il n'y a pas d'autre issue.

le 27/8/2009

De la dialectique à l'économie en passant par la politique politicienne, pour résumer « clairement » tout en perdant la saveur des choses et un peu de leur substantifique moelle :

La démocratie (de la bourgeoisie) étant comme chacun sait ou ne sait pas, l'expression de la domination de cette classe, mais étant aussi (négation de la négation hégélienne) l'expression de la réalité historique sur laquelle agir, je participe aux batailles électorales et je continuerai.

La question du pouvoir ne règle pas la question d'une nouvelle organisation de la société répondant à ses besoins nouveaux, particulièrement face à la crise. Mais elle peut ouvrir les libertés politiques nécessaire à cette construction.

Il devient de plus en plus évident que la forme de démocratie représentative, grande avancée humaine de la période républicaine, est de plus en plus réactionnaire, en particulier en se présidentialisant, mais pas seulement.

Les "vieilles" idées des penseurs et acteurs de la liberté (communistes du XIX^e et début du XX^e siècles particulièrement et Marx) avaient vu juste avec les conseils issus de la base, éléments d'une cohérence locale et globale en osmose, reposant sur la libération des activités humaines, les activités productrices au sens premier d'abord. La république des conseils, il faut y repenser il me semble et en débattre. Y repenser différemment des tentatives avortées ou détournées dramatiquement et non en rupture avec nos formes historiques actuelles mais en transformation-dépassement.

Bien sûr aucune organisation de la démocratie ne peut prétendre à la perfection, pas plus que toute autre chose, mais prétend à la perpétuation du processus humain, de sa vie et de sa meilleure santé possible à chaque moment du processus humain.

Aussi les primaires comme les alliances électorales sans contenu sensées répondre à un rassemblement d'opposition contre un pouvoir politico-patronal qui se radicalise, sont un danger de plus pour les salariés et la population. Refuser les alliances aussi est un danger car cela isole dans la nécessaire opposition à ce pouvoir. La bataille est donc celle du contenu des alliances, non seulement dans les textes mais avant tout dans l'expression des luttes particulièrement celle des salariés qui s'étend de nouveau face à la crise malgré leur affaiblissement consécutif à la transformation mondiale et nationale de l'appareil productif particulièrement rapide depuis près d'une quarantaine d'années.

Mais au-delà des questions "institutionnelles", c'est la question de la "démocratie de la production", le "que et comment produire" rendu aux producteurs, c'est à dire à l'activité humaine dans sa diversité et sa multiplicité, qui est l'élément premier d'une véritable démocratie.

Pour moi il est clair que la mesure quantitative de la valeur d'échange est devenue de moins en moins "opérationnelle". Je ne peux m'étendre sur cette question car elle demande beaucoup d'explication et d'échange.

L'emprunt imposé aujourd'hui par le pouvoir dans les "solutions nationales" n'est qu'une nouvelle perfusion au-delà du garrot qui ralentit la circulation et menace de l'arrêter, et non un remède au rétablissement de la circulation, et donc c'est reculer pour mieux sauter dans la crise.

Sortir de la crise, c'est permettre l'échange qui est la base de la production des biens nécessaires à la vie humaine, la base de la vie humaine tout court. La mesure quantitative de la valeur d'échange basée sur la marchandise, marchandise monnaie (capital), marchandise travail (capital), marchandise consommation (capital) freine et tarit l'échange.

27 août 2009

L'Humanité Dimanche du 27 août 2009 annonce cette juste info : la productivité du travail a augmenté de 6%.

Il en est de la productivité comme du profit. Elle augmente dans la production de l'objet mais a tendance à diminuer sur la masse de l'activité humaine, sa valeur sans dimension qui échappe en partie à la mesure de la quantité de valeur d'échange. Dans une période de crise absolue elle peut diminuer de façon absolue. C'est en quelque sorte une réalité concrète du profit vue comme inversée dans un miroir.

On découvre une chose qui existe depuis « l'origine du monde ». Tout le monde l'a vue, touchée, utilisée. Mais personne ne sait ce que c'est. On a écrit sur elle, mais on commence à essayer de la comprendre depuis peu.

C'est une chose simple, évidente, et pourtant on ne l'appelle pas du seul nom qui peut la désigner. Cette chose est à la fois vieille, forte et mourante et on ne la comprendra vraiment que quand on l'aura vraiment remplacée.

Ainsi vont les choses, c'est quand elles n'existent plus que ce qui leur fait suite, longtemps après, nous fait remonter jusqu'à elles. Et nous entrevoyons alors les choses nouvelles en comprenant par leur relation avec ce qu'elles étaient avant leur transformation.

En revenant du futur j'ai voulu vous en dire ce que j'en savais. Je l'ai écrit, mais ces écrits subiront la même vie que la chose. Je l'ai dite, décrite, dans sa manifestation, sa réalité centrale, son essence dominant tout, mais elle reste invisible. Je vous la nomme encore : la mesure quantitative de la valeur d'échange. Elle nous dit qu'avant ce monde, il y en avait un autre, sans elle, et qu'il y en aura un autre après elle que (ni elle ni lui) vous n'imaginez pas.

28 août 2009

REPUBLIQUE DES CONSEILS

La démocratie (de la bourgeoisie) étant comme chacun sait ou ne sait pas, l'expression de la domination de cette classe, mais étant aussi (négation de la négation hégélienne) l'expression de la réalité historique sur laquelle agir, je participe aux batailles électorales et je continuerai.

La question du pouvoir ne règle pas la question d'une nouvelle organisation de la société répondant à ses besoins nouveaux, particulièrement face à la crise. Mais elle peut ouvrir les libertés politiques nécessaire à cette construction.

Il devient de plus en plus évident que la forme de démocratie représentative, grande avancée humaine de la période républicaine, est de plus en plus réactionnaire, en particulier en se présidentialisant, mais pas seulement.

Les "vieilles" idées des penseurs et acteurs de la liberté (communistes du XIX^e et début du XX^e siècles particulièrement et Marx) avaient vu juste avec les conseils issus de la base, éléments d'une cohérence locale et globale en osmose, reposant sur la libération des activités humaines, les activités productrices au sens premier d'abord. La république des conseils, il faut y repenser il me semble et en débattre. Y repenser différemment des tentatives avortées ou détournées dramatiquement et non en rupture avec nos formes historiques actuelles mais en transformation-dépassement.

Bien sûr aucune organisation de la démocratie ne peut prétendre à la perfection, pas plus que toute autre chose, mais prétend à la perpétuation du processus humain, de sa vie et de sa meilleure santé possible à chaque moment du processus humain.

Aussi les primaires comme les alliances électorales sans contenu sensées répondre à un rassemblement d'opposition contre un pouvoir politico-patronal qui se radicalise, sont un danger de plus pour les salariés et la population. Refuser les alliances aussi est un danger car cela isole dans la nécessaire opposition à ce pouvoir. La bataille est donc celle du contenu des alliances, non seulement dans les textes mais avant tout dans l'expression des luttes particulièrement celle des salariés qui s'étend de nouveau face à la crise malgré leur affaiblissement consécutif à la transformation mondiale et nationale de l'appareil productif particulièrement rapide depuis près d'une quarantaine d'années.

Mais au-delà des questions "institutionnelles", c'est la question de la "démocratie de la production", le "que et comment produire" rendu aux producteurs, c'est à dire à l'activité humaine dans sa diversité et sa multiplicité, qui est l'élément premier d'une véritable démocratie.

Pour moi il est clair que la mesure quantitative de la valeur d'échange est devenue de moins en moins "opérationnelle". Je ne peux m'étendre sur cette question car elle demande beaucoup d'explication et d'échange.

L'emprunt imposé aujourd'hui par le pouvoir dans les "solutions nationales" n'est qu'une nouvelle perfusion au-delà du garrot qui ralentit la circulation et menace de l'arrêter, et non un remède au rétablissement de la circulation, et donc c'est reculer pour mieux sauter dans la crise.

Sortir de la crise, c'est permettre l'échange qui est la base de la production des biens nécessaires à la vie humaine, la base de la vie humaine tout court. La mesure quantitative de la valeur d'échange basée sur la marchandise, marchandise monnaie (capital), marchandise travail (capital), marchandise consommation (capital) freine et tarit l'échange.

27 août 2009

« L'HUMANITE C'EST LA CONSCIENCE DE LA NATURE SUR ELLE-MEME »

1 Le mode d'échange et le mode de production qui va avec, la mesure qualitative de la valeur marchande ne peut qu'aboutir à la guerre des puissants contre les faibles, le marché.

Tout ce qui ne va pas dans le sens de changer ce mode d'échange ne peut être que "tout changer pour que rien ne change".

Certaines réformes, le crédit sélectif par exemple, que je soutiens, peuvent être un pas vers une transformation réelle du mode d'échange, à condition qu'elles viennent d'un mouvement populaire visant au-delà de la réforme.

Lorsqu'on est d'accord sur le 1° "postulat", il faut se mettre d'accord sur un 2° : quelle stratégie pour cet objectif. C'est tout le problème de "la gauche", de l'opposition "anti-libérale" et même de la "visée communiste" : leur capacité ou non à se rassembler sur une stratégie. ET ce n'est pas l'affaire des "états major" mais celui de chaque individu sur son propre engagement.

Le "communisme de guerre" et ses conséquences, sa vision passée et présente, nous cachent les possibilités qui s'ouvrent aujourd'hui d'un mode d'échange qui ne soit pas "le marché", possibilité parce que le niveau de développement non seulement permet mais réclame un autre mode d'échange. Mais nous en restons à cette vision fossilisée des affrontements humains du passé qui nous ont pourtant conduit au niveau de développement actuel.

L'instrumentalisation du développement inégal (développement inégal qui existe réellement) des dominés par les dominants conduit à l'asphyxie des dominants eux-mêmes parce qu'en freinant ou bloquant le développement des autres, ils freinent et bloquent leur propre développement. Il n'y a pas de frontière étanche dans une société.

2 Comment vouloir contribuer à l'avancée humaine, participer à la transformation du travail, du monde du travail, sans tenter de comprendre le « fonctionnement » de

l'être humain, de s'approcher plus et mieux de son essence, dans son infini diversité et complexité ?

« Le Capital », dès la première page fait référence par une note au désir et au besoin « Le désir implique le besoin, il est l'appétit de l'esprit, aussi naturel que la faim pour le corps (Nicolas Barbon, 1696) ». Il a aussi défini dès cette page l'objet de son étude et de sa rédaction.

La vision anthropologique du corps humain est toute entière dans « Le Capital ». Mais par une lecture « économiciste », elle a été mise entre parenthèse dans le « communisme institutionnel ».

« La richesse des société dans lequel règne le mode de production capitaliste apparaît comme une gigantesque collection de marchandises, dont la marchandise individuelle serait la forme élémentaire... ».

L'activité humaine est celle de tout le corps humain et sa relation avec la société. Dans leur unité.

Il s'agit de ne pas séparer cerveau et reste du corps et le corps de la société.

Et si Freud détermine des lois du comportement humain, il insiste sur le fait qu'il faut faire entrer phylogenèse et ontogenèse dans la construction de l'observation scientifique.

L'adulte, plus que tout autre individu humain concentre son observation sur ce qu'il est soi-même dans le moment présent et dans le problème quotidien à résoudre dont il fait la photo plus que le « bilan » du processus. Ainsi lui échappe le plus souvent sa propre origine dont il déforme la représentation qu'il en fait, qu'il s'en fait. L'adulte ne fait que « figer » la motivation, la représentation qu'il a construites dès l'enfance et le nourrisson.

Le besoin nutritiel et la fusion maternelle, qu'il soient satisfaits par une mère ou non (mais certainement l'espèce humaine est liée intimement d'origine, à cette réalité qui détermine le lien futur de l'adulte avec le monde. L'amour, la haine, l'angoisse et l'égoïsme...et le rapport de solidarité/séparation de la contradiction besoin collectif/besoin individuels, qui sont quand même tous deux besoins sociaux, ne sont pas dans un monde éthéré des rapports sociaux. Ils sont dans le monde des rapports sociaux lesquels dépendent et sont le mode de production et d'échange. Et ceci n'est pas une vision freudo-marxiste qui fut un temps à la mode mais qui tend à revenir en force dans la bataille idéologique déployée par le capital et à laquelle il faut répondre par la lutte de classe et la science dans leur unité. Profitons d'ailleurs de ce que les dominants apprennent pour le transformer au service des dominés.

La séparation exercée soit par le rôle paternel soit par le groupe d'appartenance collective et identitaire qui le joue, est déjà exercé par la mère ou le rôle maternel dans le rôle nutritiel et ses moment de satisfaction nutritielle et d'insatisfaction nutritielle liées à la réponse maternelle discontinue et complexe. Cette complexité due à la multiplicité des situations n'apparaît pas immédiatement à l'observation

commune, pour les raisons de cette photo circonstancielle que nous faisons à chaque moment de la vie.

Ainsi l'analyse scientifique du capital concernant le mode de production et ses lois tendance qui peuvent être mathématisées, même si elle ne sont pas seulement d'ordre minéral ou biologique mais tout ensemble sociales, de par leur interprétation dogmatique et « economicistes », devient dichotomique du corps et de la société et de corps par lui-même. C'est-à-dire « retrouvent » la culture religieuse, et régresse même en deçà du christianisme originel qui lui pose à la fois la question de la société marchande, sa contestation et leur lien avec le rapport au corps, hormis que la vision est « inversée », « marchant sur la tête ». ce qui est d'ailleurs que le reflet d'une société qui ne pouvait, compte tenu du développement d'alors de forces productives, réaliser le lien des techniques et des sciences d'aujourd'hui, avec le mode de production d'aujourd'hui qui entre en contradiction antagonique avec la mesure quantitative de valeur d'échange.

« L'humanité c'est la conscience de la nature sur elle-même ». Mais à ce niveau de développement elle est encore plus près du singe que de l'entéléchie humaine, mouvante et comme un mur qui avancerait devant nous. Ce qui ne nous empêche pas de nous émerveiller à juste titre de ce qu'un individu humain est capable de faire et de ce que la société humaine est capable de faire. Émerveillement nécessaire à tout mouvement de la société, en opposition à un conservatisme et un immobilisme mortel. Le rapport humain qui reste encore marqué par un rapport de clan et du mode de production qui y était attaché ne se transformera fondamentalement que lorsque la contradiction entre le développement des forces productives actuel et le mode de production actuel sera résolu, ce qui sera à la fois une continuité et une rupture dans le mouvement humain.

Le propre de l'être humain, c'est de conquérir. Mais pour que sa conquête généralisée ne soit pas un signe de mort généralisée, il faut que l'instinct animal de domination soit dépassé dans une forme nouvelle de civilisation. Et cela est lié aussi à la transformation des forces productives et des rapports de production.

Et cela passe par le respect du corps-soi, de son propre corps et celui de l'autre, de son semblable et son dissemblable, de l'animal social et de son rapport à la nature donc il est partie intégrante.

30 septembre 2009.

REPONSES A..... Septembre 2009

..... Marx parle aussi de la dictature de la bourgeoisie. Pas seulement dans les périodes de terreur de masse mais dans les périodes "ordinaires". Ce n'est que pour indiquer la domination d'une classe dans une période historique. Il envisage de même

la question dans une période d'hégémonie d'une classe "libératoire" de toute la société.

La poursuite du communisme de guerre en union soviétique, c'est le contraire de cette libération, et l'industrialisation basée sur un "taylorisme de gauche", de même.

S'opposer au stalinisme ne veut pas dire que toute transformation sociale qui bouscule par nécessité l'existant se fait dans des conditions "idylliques". Ni que le système soviétique stalinisé ne pouvait pas se "démocratiser" sans perdre son embryon de mode d'échange nouveau.

Le fond du problème, c'est que toute *transformation* sociale, qu'elle soit rapide ou lente (cela ne dépend pas que des choix du moment, mais de l'héritage du passé et de son contenu) DOIT partir de choix s'appuyant sur la réalité ICI et MAINTENANT, du moment, **sur l'état réel des forces productives.** Et dans l'état des forces productives, il y a les inégalités de développement des divers "secteurs" de l'activité humaine, inégalité malgré leur unité.

La période actuelle du capitalisme illustre bien cette inégalité de développement lorsqu'on compare le niveau des sciences, des techniques, de la socialisation de la production et des échanges AVEC celui des consciences sous la pression des résistances aux changements des dominants qui disposent de ces sciences, techniques et socialisation de la production.

Ce n'est pas en transformant les mentalités que l'on transformera l'humain, mais lorsque l'organisation des forces productives sera arrivé à un point de développement où il y aura conjonction entre l'intérêt particulier et l'intérêt général. Le communisme c'est une société où se réalise cette conjonction, dans la diversité des convergences et des conflits d'espèce et d'individu, avec la morale qui y correspond : une générosité qui rejoint l'idéal chrétien d'origine, lui-même contestation du marché naissant d'il y a 2000 ans, contestation récupérée mais qui refait surface de temps en temps, parce qu'il persiste comme résidu. Bien sûr il y a rapport dialectique entre transformation des mentalités et transformation des forces productives et finalement transformation de toutes les activités humaines (lire Marx sur le développement inégal en rapport avec les expressions artistiques par exemple). Ce n'est pas une foi en Marx, il mérite aussi critique, mais il avait une bonne relation avec le réel.

Il y a dans mon "construction du devenir" un centre d'intérêt, celui de l'autonomie relative des sentiments au même titre que celle des idées, et c'est pourquoi je lui ai donné cette forme poétique.

.....Gramsci préférait le terme hégémonie pour ce qui concerne le rôle du salariat dans une période de transition.

Le marxisme (je ne dis pas Marx) a très bien compris les mécanisme de la plus value, du profit de la suraccumulation etc. mais en général n'est pas allé jusqu'où est allé Marx dans la compréhension de la construction mentale des catégories concrètes et

abstraites (argent, travail etc., toutes les abstractions sur tous les sujets concrets de l'activité humaine).

Vygotski, le merveilleux petit psychologue juif soviétique tuberculeux l'a fait, malgré le stalinisme qui l'entourait, il a même observé cette construction dans la "croissance intellectuelle" des enfants.

Ernst Bloch aussi, et c'est sans doute un des humains qui a le mieux, le plus finement maîtrisé la dialectique tout en s'en "méfiant", en en connaissant les limites. mais on peut le soupçonner d'un attachement (attaché donc dépendant ?) à sa culture religieuse d'origine ambiante, mais je ne crois pas, ou alors pas plus que tout autre est influencé par la société dans laquelle il vit. Il a fait simplement un énorme travail de recherche sur la question, c'est l'essentiel de ce qu'il a été et a fait....

THEORIE ET PRATIQUE : SUR LE MODE D'ÉCHANGE, LA VALEUR ET LES LUTTES.

Dans le mode d'échange et le mode de production qui va avec, et qui constituent une « unité organique », la mesure quantitative de la valeur marchande ne peut qu'aboutir à la guerre des puissants contre les faibles, le marché capitaliste.

Tout ce qui ne va pas dans le sens de changer ce mode d'échange ne peut être que "tout changer pour que rien ne change".

Certaines réformes, le crédit sélectif par exemple, que je soutiens, peuvent être un pas vers une transformation réelle du mode d'échange, à condition qu'elles viennent d'un mouvement populaire visant au-delà de la réforme.

Lorsqu'on est d'accord sur le 1° "postulat", il faut se mettre d'accord sur un 2° : quelle stratégie pour cet objectif. C'est tout le problème de "la gauche", de l'opposition "anti-libérale" et même de la "visée communiste" : leur capacité ou non à se rassembler sur une stratégie. ET ce n'est pas l'affaire des "états major" mais celui de chaque individu sur son propre engagement.

Le "communisme de guerre" et ses conséquences, sa vision passée et présente, nous cachent les possibilités qui s'ouvrent aujourd'hui d'un mode d'échange qui ne soit pas "le marché", possibilité parce que le niveau de développement non seulement permet mais réclame un autre mode d'échange. Mais souvent nous en restons à cette vision fossilisée des affrontements humains du passé qui nous ont pourtant conduit au niveau de développement actuel.

L'instrumentalisation du développement inégal (développement inégal qui existe réellement) des dominés par les dominants conduit à l'asphyxie des dominants eux-mêmes parce qu'en freinant ou bloquant le développement des autres, il freinent et bloquent leur propre développement et tendent ainsi à affirmer, à leur corps défendant, la nécessité d'un dépassement du mode de production actuel. Il n'y a pas de frontière étanche dans une société. Et il y a lutte de classe.

Comment vouloir contribuer à l'avancée humaine, participer à la transformation du travail, du monde du travail, sans tenter de comprendre le « fonctionnement » de l'être humain, de s'approcher plus et mieux de son essence, dans son infini diversité et complexité ?

« Le Capital » de Marx, dès la première page fait référence par une note au désir et au besoin « Le désir implique le besoin, il est l'appétit de l'esprit, aussi naturel que la faim pour le corps (Nicolas Barbon, 1696) ». Il a aussi défini dès cette page l'objet de son étude et de sa rédaction.

La vision anthropologique du corps humain est toute entière dans « Le Capital ». Mais par une lecture « économiciste », elle a été mise entre parenthèse dans le « communisme institutionnel ».

« La richesse des sociétés dans lequel règne le mode de production capitaliste apparaît comme une gigantesque collection de marchandises, dont la marchandise individuelle serait la forme élémentaire... », c'est cela la réalité de notre société définie par Marx et bien d'autres.

L'activité humaine est celle de tout le corps humain et sa relation avec la société. Dans leur unité.

Il s'agit de ne pas séparer cerveau et reste du corps et le corps de la société. De même et en particulier dans l'activité de travail.

Et quand Freud détermine des lois du comportement humain, il insiste sur le fait qu'il faut faire entrer phylogenèse et ontogenèse dans la construction de l'observation scientifique et « réactualiser » dans son mouvement et leur mouvement les concepts qu'il a créés.

Dans la découverte de la plus value et de la loi du profit, celle de la suraccumulation-dévalorisation du capital, la baisse tendancielle du taux de profit, et dans notre moment historique actuel, celui du choc entre de développement impétueux des forces productives sous l'effet des capacités sociales d'introduire dans la production et la gestion la révolution scientifique et technique, une chose reste au cœur de la contradiction, centrale et déterminante : l'usage de la mesure quantitative de la valeur d'échange, la valeur telle qu'elle est déterminée dans la société marchande et le capitalisme qui en est sa forme la plus développée, et telle qu'elle détermine la société jusque dans les plus petits « recoins » de notre vie.

Mais à quoi sert-il de le savoir ? Cela sert à déterminer nos choix et visées individuels et collectifs dans l'action quotidienne que nous menons pour soutenir et susciter les luttes qui naissent de la souffrance des salariés et de la population, des crimes et des crises du système social qui s'aggravent à grande vitesse. L'histoire ne s'écrit pas d'avance, mais il est plus facile de comprendre où l'on va, où l'on pourrait aller, dans le pire et le meilleur, au fil des événements, si l'on cherche à comprendre en quoi consiste le processus de production, celui qui détermine la réponse au besoin de vie et de développement de chaque individu *.

6 octobre 2009

* sur la nécessaire transformation de l'organisation du travail par la prise en compte de l'activité humaine à travers la personne humaine : <http://www.ergologie.com/> et particulièrement les travaux d'Yves Schwartz.

PETIT RAPPEL D'ECONOMIE POLITIQUE ELEMENTAIRE

L'illusion comptable du profit

Contrairement aux apparences lorsqu'on regarde « la course du soleil », la terre tourne sur elle-même, et non le soleil autour de la terre.

Une autre apparence nous donne l'illusion que le profit est tiré d'une transaction où la vente est effectuée à un prix supérieur à celui de l'achat. Cela c'est de la comptabilité. Seul le travail incorporé dans une marchandise lui confère une valeur supérieure. Et si les prix sont effectivement et extraordinairement variés lorsqu'on contrôle les étiquettes, cela nous conduit à l'illusion précédente sur la loi de réalisation du profit. Bien sûr, pour un produit ou sur une production particulière et le groupe financier qui le produit, le profit dépend en partie de sa capacité de jouer sur les prix en fonction de situations particulières diverses.

Vérification des lois du profit sur un temps long et un espace géographique important

Mais si l'on fait le bilan de l'ensemble des échanges dans le monde sur un temps long, et que l'on en tire des moyennes, la valeur moyenne correspond au prix moyen, les profits moyens correspondent à la moyenne de la masse des profits, ce qui est une tautologie. La masse des valeurs des transactions de toutes sortes correspond à la masse des valeurs produites, et ce qui est ponctionné d'un côté, d'une façon ou d'une autre, prend à une marchandise ce que l'autre cède. Le travail est incorporé à une marchandise, travail présent et travail passé, cristallisé, en fonction du temps de travail social moyen sur la durée et dans le marché mondial, nécessaire à sa production. Quand aux services, on peut considérer soit qu'il sont incorporés, soit que la marchandise lui cède de sa valeur dans l'échange social, ce qui est les deux faces d'un même mouvement.

La composition générale du marché

La totalité des valeurs marchandes et la totalité des prix dans le monde et sur une durée coïncident. L'ensemble des transactions dans la production et la finance dans le monde et sur une durée correspond à l'ensemble des valeurs produites. Quand à l'équivalent monnaie, transaction monnaie virtuelle informatisée de l'échange macro ou monnaie palpable de l'échange micro, ou opérations de création monétaires destinée à agir sur les conditions de l'échange, la distance qui s'est établie entre la valeurs or, marchandise commune véhiculaire de la valeur, et la valeur symbolique virtuelle est un élément de plus dans l'obsolescence croissante de la mesure de la

valeur, qui si elle se rigidifie pour conserver le système, se dissout dans le même temps. Cette rigidification dissolution est à la fois combattue par le capital et utilisée par lui en fonction de ses capacités d'adaptation à ses propres contradictions. Mais sur le fond, elle exprime une aspiration quasiment biologique de tout le corps social à procéder au dépassement de la mesure qualitative de la valeur d'échange marchand par une transformation qualitative passant par la mesure des besoins que manifestent inconsciemment les désirs sociaux. Retour complexe, civilisé et généralisé dans l'abondance à la valeur d'usage primitive répondant au besoins concrets, libérés de l'aliénation marchande du producteur « libre » qui doit vendre sa force de travail, donc aliéner sa propre activité, l'intimité de son être.

Vente et achat

La vente est aussi achat. Car la circulation de la marchandise n'est pas simple, elle est intégrée à une masse d'échanges simultanés, passés, présents et dans un certain sens, futurs, puisqu'il y a des contrats qui précèdent la production et que toute marchandise, dans ces cycles spirales est à la fois objet de vente et objet d'achat jusqu'à ce qu'elle soit convertie en objet « d'usage pur », ce qui en fait n'est qu'une représentation et non une réalité car dans tout système marchand, l'usage d'un objet contribue à la vie humaine dont l'activité est insérée dans le système d'échange marchand elle-même, et donc continue à s'intégrer à la valeur marchande par sa valeur d'usage aliénée. Sur cet aspect, la contradiction est qu'il n'y a pas pour l'échange et sa mesure, de mesure des activités sans mesure de capital, ce qui est une contradiction dans l'activité et pour l'activité, puisque le capital nie ainsi une partie de l'activité qu'il ne peut pas mesurer. Hors comme cette activité « mise à l'abandon » est nécessaire à la vie, cela conduit à mettre à l'abandon une partie de la vie et la menacer de mort par maladie, perte de santé dûe à un manque vital.

Création du profit

Alors comment est incorporé le travail et réalisé le profit ? Sur la part du travail non payée au salarié producteur. Salarié au sens large, puisque la production de chaque marchandise, dans une économie capitaliste mondialisée, correspond au travail de multiples individus et groupes producteurs dont les activités sont imbriquées d'une façon complexe, inextricable et énigmatique sur le plan de ce qui est non mesurable dans l'activité humaine. Imaginez qu'on paye à un ouvrier le prix des voitures qu'il fabrique : quel salaire il obtiendrait ! Mais il ne suffit pas de penser que si l'on intègre le travail de tous ceux qui ont contribué dans tout le processus à la fabrication des voitures, alors on leur paye l'intégralité de leur travail. Hélas non, ce n'est pas le cas pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'une part du produit devrait être affecté à l'ensemble du maintien et du développement humain, ce qui revient à dire aussi de nouveau qu'il y aurait intégration de l'ensemble de l'activité pour la construction d'une voiture et l'évaluation juste de la valeur de la marchandise-travail de l'ouvrier, ce qui n'est le cas que dans une économie socialiste à construire, transition à un système d'échange du travail libéré de la valeur. Mais surtout parce si l'on imagine l'ensemble des échanges, on voit bien qu'on ne peut cumuler à chaque vente-achat un prix additionnel pour cumuler un profit, ce qui entraînerait une croissance infinie, au

sens mathématique, des prix. C'est bien donc sur la part du travail non payé au producteur salarié que se réalise le profit.

Profit et application des progrès techniques aux besoins humains.

C'est la raison de l'incapacité du capital à poursuivre une automatisation généralisée et sa propension à maintenir des activités de main d'œuvre là où elle est à bas coût. Automatisation ne veut pas dire robotisation de l'humain, cela veut dire libération d'une grande part de l'activité contrainte au profit d'une participation humaine à l'ensemble des sujets actuellement réservés à une minorité, en particulier sur le plan de la recherche, c'est-à-dire de l'approfondissement de la conscience humaine, ce que l'on appelle humanisation de la nature et naturalisation de l'homme, mais ceci est un autre sujet. Un autre sujet, mais aussi le sujet premier parce que l'essence humaine, sa vie, n'existe que par le développement de ce qui est proprement humain.

Composition du capital et baisse tendancielle du profit.

Le profit est un rapport entre le capital investi en machines et autres éléments (capital constant) plus celui investi dans les salaires (capital variable) et le capital résultant à la fin de l'opération après l'échange de la marchandise. La différence entre la valeur créée et le salaire s'appelle la plus value ou survaleur. Le rapport entre la totalité du capital investi et le capital obtenu est le profit. On comprend que le profit étant obtenu grâce à la part du travail non payée au salarié, plus la part du capital en machine est grand, plus le profit tend à diminuer sur un produit donné. Bien sûr, la masse du profit peut quand même augmenter en fonction de l'augmentation de la masse des produits obtenus par ces investissements en machines de plus en plus sophistiquées. C'est le phénomène de suraccumulation et de baisse tendancielle du taux de profit.

Le « choc technique » camouflé sous le « choc pétrolier » giscardien.

Mais là où la suraccumulation du capital devient facteur de blocage structurel, c'est quand elle entre dans une crise qui dépasse la crise cyclique parce que l'évolution du processus de production entre en collision avec une transformation des forces productives incompatible avec les lois du capital. C'est le cas aujourd'hui parce que la révolution scientifique et technique des années 1970 arrive à maturité de pleine mise en pratique et que par conséquent nous assistons à une possibilité de diminution galopante du besoin en main d'œuvre productrice de plus value. Le capital à la fois a besoin de ce processus et entre en antagonisme avec ce processus et ne trouve comme solution que la dévalorisation du capital par sa destruction pure et simple, le phénomène de financiarisation ne pouvant se perpétuer que s'il s'accompagne par ailleurs de production....

Sur l'activité non mesurable.

Cette activité non mesurable dont il est question plus haut, c'est justement ce qui n'est pas pris en compte dans le système capitaliste, et plus la production s'intensifie, plus l'activité non mesurable prend de l'ampleur et c'est une des raisons

fondamentales des contradictions du système et de la crise. Et plus cette part devient immesurable, incommensurable, plus entre en crise la mesure de quantité de valeur marchande pour mesurer les échanges, au point de mettre en péril et bloquer les échanges. Cela se traduit par un phénomène trivial, celui d'appauvrir les consommateurs au point qu'ils ne puissent plus consommer par rapport à l'accumulation du capital tiré du profit. Ainsi le capital se reconvertit en partie à la spéculation et contribue à nouveau à un appauvrissement consécutif à l'appauvrissement de l'appareil productif.

Vous avez dit « décroissance » ?

Sur la décroissance, une remarque. C'est la décroissance de l'échange marchand qu'il faut viser, et son remplacement progressif par l'échange de travail à travail par des accords entre nations, entités productrices à tous les niveaux et une coordination rendant cohérent l'échange à partir de la cohérence du travail au niveau de la personne, ce qui est totalement lié. Les suicides au travail en disent quelque chose. La cohérence passe par une sécurité emploi formation, un pôle public du crédit, étapes vers une généralisation de l'échange de travail à travail dans la grande production, et de son corollaire dans les mentalités : rapport de l'homme à l'objet produit devenant le rapport de l'homme à l'homme, coopération sur une base d'égalité et de respect, corollaire de l'autonomie relative de la pensée et de l'autonomie relative des sentiments partant des conditions matérielles qui les enfantent.

Quelle organisation du travail ?

Les moyens existent pour une telle organisation et c'est les techniques nouvelles et l'explosion des possibilités productives qui en donnent les moyens. Imaginez un parc informatique avec des ampoules à filament comme les premiers ordinateurs. Cela aurait envahi le monde si cela avait été possible. Mais c'est la transformation de la qualité de la production et non seulement de la quantité qui a résolu le problème et permis à une masse d'habitants de cette terre, bien que d'une façon inégale, guerrière et meurtrière à tous points de vue, de pouvoir y accéder.

La question de l'échange.

L'échange en fonction des besoins, et la qualité des besoins, et leur résolution non autoritaire est la clef de la crise.

Peut-on dire qu'il y a des lois du capital ? On dit aussi lois tendances. Comment peut-il y avoir des phénomènes rigides en matière de société alors qu'à la différence de la physique ou la biologie, la vie humaine comporte la pensée et le choix ? Simplement parce que plus l'échange se développe, et plus les échanges sont multiples, imbriqués mondialement les uns dans les autres, plus la règle libérale de la concurrence s'affirme et crée des règles de la mesure de l'échange en fonction du travail incorporé. Les prix de monopoles, ou les accords politiques sur les prix ne contredisent pas cette loi, et d'ailleurs la bataille de la « concurrence libre et non faussée » menée par les institutions d'Etat du capital est la preuve de ce besoin du capital, même si il contrevient à cette règle dans les cas où cela convient aux

féodalités industrialo financières, qui se livrent aussi sur le plan juridique, à cette bataille.

Les limites des règles que le capital se donne.

Le fait même que les règles que le capital se dicte ne lui conviennent plus, c'est aussi un témoin de la crise et de l'obsolescence de la mesure de la quantité de valeur marchande et qu'il faut passer à l'échange de travail à travail ce qu'on appelle simplement le communisme, qui n'est pas la fin des contradictions, ni de l'histoire ni du mouvement de la vie, mais négation de la négation de la richesse en tant qu'accumulation privée, et de la propriété au profit de l'usage, « aufhebung » (dépassement-continuité) dans une richesse « d'une autre qualité », mais toujours richesse concrète.

Capital et échec de l'échange.

Et l'échec de l'échange de travail à travail des expériences passées, plus qu'un échec dû à l'autoritarisme que nous condamnons à juste titre est celui d'expériences menées dans des conditions où les forces productives ne permettaient pas cette généralisation, alors que le processus européen et mondial actuels nous y conduisent, bien que nous combattions aussi à juste titre les mesures qu'il contient et qui tendent à perpétuer le système de la valeur qui ne fonctionne plus et qui pousse à accroître sans cesse la destruction des richesses produites et des droits qui y sont liés.

Sur les échecs de tentatives d'autres formes d'échange.

Les expériences passées ne sont pas passées, elles ne sont pas circonscrites géographiquement par des frontières étanches. Elles font partie d'un processus global, historique, mondial dont tous les effets restent potentiellement et effectivement présents dans notre présent et notre avenir. Le choix consiste à influencer sur une réorientation du processus qui ne soit ni un retour blocage ni une machine incontrôlable sans freins. La santé, c'est cela la survie, le développement, la vie, qu'elle soit collective ou individuelle. Santé et non pas uniformité ni normes fossilisées. Normes oui, mais en mouvement sain laissant la place à l'initiative, la diversité, la cohérence.

Un bon ingénieur doit avoir une vision synthétique de son œuvre et non une addition de visions parcellaires. Mais une fois que cette démarche anime le mouvement de sa pensée et de ses actes d'ingénieur et de citoyen, l'expérience et la connaissance de son travail particulier ne sont pas indifférentes à l'œuvre à accomplir. Ainsi l'engagement militant est sans objet s'il consiste à séparer une synthèse normalisée, ne serait-ce que pour un temps bref, de la continuité de l'acte particulier à accomplir. C'est pourtant ce qui se passe dans l'opportunisme politique, qu'il soit de droite ou de gauche. Il est de fait désolidarisé de son but et exprime finalement un égoïsme non dépassé, une incapacité de rendre poreuses les frontières entre les besoins propres du corps-soi et ceux de la société dans son environnement naturel, une incapacité à saisir l'unité des besoins individuels et sociaux.

Production, échange, politique, choix individuels.

Il y a dans chaque acte humain, son unité, cette fonction politique qui habite toutes les fonctions dans un rapport dialectique entre elles, comme le sont les fonctions biologiques qui ne fonctionnent pas les unes sans les autres et forment une fonction unique globale. Il en est de même lorsqu'on ajoute la fonction « penser » de l'humain qui fait du minéral la vie consciente. J'ai choisi l'exemple facilement visible de l'ingénieur qui doit rendre opérationnelle sa culture à la réponse d'un besoin. J'aurais pu aussi prendre celui du musicien, qui me plaît beaucoup, mais toutes les activités sont des exemples.

8 novembre 2009.

L'APPETIT DE L'ESPRIT (1)

Je voudrais revenir sur un article de mon camarade Jacques Broda (2) fort intéressant mais qui relance un débat de fond sur la façon d'aborder la dialectique matérialiste et qui n'est pas sans conséquences pour aborder tous les champs des luttes populaires.

Si l'on prêtait une attention sérieuse au « made in ... » des produits qu'on consomme, on considèrerait comme abusif l'emploi et invention du terme à la mode de « (auto)-extermination de la classe ouvrière », même avec les parenthèses qu'on a pourtant, sans doute par intuition salvatrice, voulu parfois ajouter à « auto ».

D'autant que sur un plan tout à fait trivial, si l'on considère le traitement réservé à la classe ouvrière et au salariat en général, on ne peut aboutir à la conclusion qu'il est « auto » victime du sort qu'on lui a imposé et on lui impose. L'implication, qui peut être effectivement meurtrière, d'un salarié dans un travail prescrit n'est pas de l'ordre, ni en partie ni à la marge, de l'auto extermination, elle a un autre contenu.

Le désir découle du besoin. Les produits de l'activité humaine ont pour but de satisfaire les désirs. Il semble pourtant qu'ils y réussissent de moins en moins. A plus forte raison lorsque la crise les affûte.

Le propre de l'humain est la capacité à se représenter, et de façons individuelles et collectives très diverses, son milieu et lui-même, ce qui en dernière instance est la même chose. Ce qui ne veut pas dire que ses représentations sont des calques de la réalité. Chacun sait, quelque soit la défense et l'effort qu'il accorde à juste titre aux sciences et à leurs applications, que les sens humains mêmes multipliés par les outils qui les renforcent sont encore loin de saisir l'univers ni même cette part qui lui est accessible.

Les idées, les représentations, les sentiments et de même les désirs ont une autonomie considérable et de plus en plus grande au fur et à mesure du développement de la

pensée, par rapport aux conditions macro ou micro historiques qui les ont engendrées. Elles restent cependant un produit social.

Cette autonomie, malgré tout relative, sous peine de conduire cette fois par contre et vraiment à l'auto extermination, trouve les conditions de la santé humaine dans l'aller retour entre l'observation et la conceptualisation.

Mais cet aller-retour nécessaire à la santé de l'individu dans son espèce et par conséquent à la santé générale de l'espèce, peut rencontrer des obstacles naturels ou des obstacles auto socialement créés, ce qui pour l'humain est en dernière instance la même chose...(bis).

L'obstacle majeur de notre temps est exposé dans la critique de l'économie politique, pas cette réduction qui en a été faite sous forme de citations sur la plus value, ou sur l'aliénation ou sur la lutte de classe, mais dans « Le capital », tout le travail qui l'a précédé et tout le travail sérieux qui en a été engendré.

Un argument entre autre, mais majeur, bien que menacé des tares de la « citation » ou de la « formule », et qui ne peut se passer du développement et de la démonstration marxiste, c'est celui du rapport entre le désir et la marchandise.

L'humain satisfait un désir par un produit (ne pas séparer ici ce terme de l'action de produire au sens premier du terme). Dans le système marchand, le produit devient marchandise et dans le système capitaliste, l'intermédiaire nécessaire à l'échange marchand des produits, l'argent, devient capital, c'est-à-dire moyen d'accumulation privée, dans laquelle le producteur perd la propriété de son travail. Son travail privé, celui de l'antique producteur perd sa liberté, reste dépendant des besoins et des désirs mais ne les satisfait pas. Marx a résumé ce phénomène social par la formule de l'inversion de la circulation Argent 1-Marchandise-Arget 2 (M-A-M2) qui se substitue à Marchandise 1-Arget-Marchandise 2 (M-A-M') primitive.

Lorsque le producteur perd toute liberté dans « le quoi et comment produire », son autonomie de citoyen est réduite à celle illusoire de consommateur. L'échange humain prend la forme mentale de la consommation sans production et la publicité en est le meilleur reflet au point d'en devenir le spectacle le plus répandu et le plus apprécié de la société humaine. Au point que les consommateurs et inventeurs de ce spectacle en deviennent tous à titres et formes divers les dupes et les victimes...en dernière instance.

On ne résout pas un problème en renforçant les causes du problème. C'est reculer pour mieux sauter...dans le vide. Tout part de l'idée que pour mobiliser il faut s'adresser aux désirs. Et pour mobiliser aux deux extrémités des préoccupations humaine : la marchandisation et la transformation sociale communiste. Mais dans les deux extrémités, la dé adhérence conduite par une autonomie sans retour entre réalité et conceptualisation, dont il est question plus haut, cette de adhérence est aujourd'hui patente.

La question est que, conscients de cette dé adhérence, nous cherchons le remède à cette dé adhérence non dans le besoin mais dans le désir. Ainsi le nœud qui étrangle l'échange, le nœud que nous donne à voir la critique de l'économie politique, nous nous le cachons et refusons même de le traiter, remettant à demain ce qui est urgent pour traiter un accessoire certes important mais dépendant de ce nœud là.

Ce n'est pas moi qui le dit. C'est Karl Marx quand il parle de la valeur, Ernst Bloch quand il oppose mesure quantitative de la valeur d'échange et humanisation de la nature, Henri Lefebvre quand il note la contradiction entre richesse du structuralisme et incapacité de synthèse, c'est Yves Schwartz quand il parle des valeurs sans dimension, non reconnues dans le système marchand et dont la non reconnaissance plombe l'activité. C'est Walter Benjamin dans « Sur les concepts d'histoire », parallèle aux thèses sur Feuerbach de Marx.

Ce nœud il est temps de le mettre au centre des solutions à la crise. Parce que s'il existe sous forme lâche dès l'apparition du capitalisme, le développement que le capitalisme lui-même produit le resserre de plus en plus pour la bonne raison que ni les techniques qu'il met à notre disposition ni la globalisation à laquelle elles conduisent n'y trouvent plus leur place. Et qu'aucun retour en arrière ne peut exister sinon sous la forme de destructions qu'aucun être humain sain et sensé ne peut souhaiter.

Qu'avez vous donc à me tracasser avec cet hypothétique dépassement de la valeur me direz-vous ! Mais c'est bien sur cette démotivation d'un effort de savoir créatif au profit d'un savoir répétitif que comptent nos dominants dans leur réalisme fou et destructeur. L'humanité ne résout un problème que lorsqu'il se pose. Mais le problème majeur qui se pose aujourd'hui pour l'humanité est celui de la valeur telle qu'elle nous régit et son dépassement et sa transformation qualitative. Chaque activité humaine dans l'infinité et la diversité de l'activité est à traiter en tant que telle, mais aussi dans son contexte et par la synthèse conceptuelle correspondant au niveau synthétique de l'activité humaine réelle.

Bien sûr, pour réussir une transformation sociale, « il faut l'unité des conditions dites matérielles et des conditions dites subjectives ». Les deux sont une. Et « quelque part » si les conditions subjectives ne sont pas réalisées, c'est qu'il y a dans les choix dits matériels contradictions de la part des exploités eux-mêmes. Si c'est cela l'« auto »-extermination, autant utiliser un autre terme qui ne jette pas la confusion entre le rôle de l'exploiteur et celui de l'exploité. Le développement inégal des multiples contradictions internes de la société avec sa « contradiction en dernière instance » ne justifie en aucun cas ce qui en définitive n'est que la condamnation du « pauvre », de sa violence et de ses incapacités. « La guerre des paysans » d'Engels et Thomas Müntzer ne s'accommoderaient en aucune façon d'un tel terme.

S'il y a bien nécessité de dépasser la « valeur », et quels que soient les « étapes », « chemins » et « autoroutes » du dépassement, on ne peut se contenter d'emprunter une voie sans définir le but à atteindre. Le but non le dogme préfabriqué. Le but qui se manifeste non « dans les têtes et en dehors des réalités », mais dans les réalités que la tête, le corps-soi auto-observe, oui, qu'il exprime par la douleur, le plaisir et le désir, mais qu'il réalise par une conceptualisation et sa mise en pratique en adhérence en aller-retour. En phylogenèse et anthropogénèse. Lacan ne dirait rien d'autre sur cette dernière chose. Les conditions subjectives de la libération du salariat sont inséparables du développement des forces productives. Agir sur ce développement et la qualité de ce développement c'est ordonner le rapport dialectique entre la parole, l'acte, la réalité perçue et les capacités d'intervention dans le processus, au contraire de traiter indépendamment les uns des autres. C'est pourtant une tendance difficile à dépasser car elle est l'atmosphère dans lequel baigne dans notre vie quotidienne. Et l'organisation du travail par la même occasion.

Cette tendance serait peut-être dans « l'auto » si l'on considère que parmi les exploités, ceux qui ont majoritairement la parole ne sont pas les producteurs des « biens matériels » lesquels biens matériels cèdent leur valeur aux services et aux activités « non directement productives », avec pour conséquence la déformation encore plus distante de la vision et du rapport à cette réalité qu'est la marchandise. Mais même dans ce cas « l'auto » me semble plus de l'ordre de la métaphore que de la réalité (3).

Ici je finis par mes excuses pour un ton qui semble peut-être polémique et demande l'indulgence et réponse à mes propres erreurs. C'est le débat, et il enrichit même s'il peut apparaître diviser...

28 décembre 2009.

(1) « *Le désir implique le besoin ; il est l'appétit de l'esprit, aussi naturel que la faim pour le corps* » Nicolas Barbon, cité à la première page du « capital » de Marx.

(2) http://www.humanite.fr/2009-10-17_L-Humanite-des-debats_L-auto-extermiation-de-la-classe-ouvriere

<http://www.bdr13.pcf.fr/Un-article-de-Jacques-Broda,9305.html>

(3) « *Néanmoins, la table reste bois, une chose ordinaire et qui tombe sous les sens. Mais dès qu'elle se présente comme marchandise, c'est une tout autre, affaire. A la fois saisissable et insaisissable, il ne lui suffit pas de poser ses pieds sur le sol ; elle se dresse, pour ainsi dire, sur sa tête de bois en face des autres marchandises et se livre à des caprices plus bizarres que si elle se mettait à danser* » Marx, Le Capital.
<http://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-I/kmcapI-I-4.htm>

L'APPETIT DE L'ESPRIT 2

J'ai écouté récemment le Professeur Berthoz sur sa "complexification".

C'est un neurobiologiste qui étudie l'activité cérébrale, les actes et leurs manifestations cérébrales (je simplifie, par force).

Il étudie cela dans les phénomènes qui demandent quelques microsecondes d'activité cérébrale, comme dans le temps long et très long de l'humanité dans lesquels ils s'insèrent.

Tout le contraire du structuralisme donc (lire la critique d'Henri Lefebvre sur le structuralisme).

Les techniques de l'IRM entre autre ont ouvert des possibilités de "démonstration" des hypothèses spéculatives, philosophiques et déductives des observations au quotidien de Vygotski, Ernst Bloch et d'autres et des concepts induits et formulés sur la question.

Cela m'inspire cette réflexion, à partir des observations courantes comme l'uniformisation-diversification des langues, ou les connaissances vulgarisées qui indiquent une apparente faible différence génétique entre le maïs et l'humain, ou un animal primaire et l'humain par exemple. Cela peut aussi faire l'objet des mêmes réflexions comme pour le cerveau, du comportement de « l'entité ville », la société, ses frontières et communications etc...:

On pourrait supposer que dans le processus "d'évolution-complexification-diversification-uniformisation-simplification", LES QUANTUM de "modification" NE SOIENT PAS DE MEME QUALITE. C'EST LA UNE QUESTION ET UN CONCEPT ULTRA IMPORTANT ET NOUVEAU que l'avancée des sciences et des techniques permet de formuler. Et que « l'évènement actuel » tend à démontrer. Et que plus la structure est complexe, plus les quanta sont AUTRES et invisibles à nos mesures, à nos techniques actuelles, et à la qualité de nos mesures, au sens de la dialectique hégélo-marxiste.

Plutôt que développer cette vision et vous encombrer, je vous laisse sur cette élucubration ou intuition non fondée puisque improuvée scientifiquement.

Ces questions de quantum qui traversent la physique sur la question de son unification m'ont toujours fait élucubrer d'autant qu'il y a loin entre la capacité humaine de saisir ces questions par rapport au niveau de développement humain et la science-conscience correspondante à cette **PETITE ENFANCE DE L'HUMANITE** où l'environnement naturel lui est si flou.

La contradiction valeur sans dimension/mesure de la quantité de valeur reste encore loin des préoccupations des forces dites de transformation sociale organisées. Les choses mûrissent peut-être dans cette confusion apparente...

La science a besoin de rechercher dans la réalité perceptible **LES TRANSFORMATIONS QUALITATIVES DE LA DISCRETION (DISCRETION AU SENS SCIENTIFIQUE DE LA MESURE)**.

C'est la clef de l'énigme du processus. La clef de l'énigme de la continuité-discrétion dans le processus, et **du processus** lui-même.

La conclusion du Paradigme ergologique **d'YVES SCHWARTZ** ouvre des horizons **IMMENSES** sur ces questions.

LA QUESTION DE LA MESURE QUANTITATIVE DE LA VALEUR D'ECHANGE MARCHAND, base et extrémité de la critique de l'économie politique par Marx doit donc être considérée comme l'outil premier d'une autre construction sociale. Et sa raison d'être en tant que projet et solution à la crise.

Et intervenir dans les stratégies au quotidien.

C'est toute la question d'échapper à la dictature des conditions présentes sur une conception du futur, et de mettre au quotidien le futur comme élément de la vie présente.

Tout **cela n'est pas des formules savantes** pour se faire plaisir mais procède des besoins humains manifestés par la crise et des possibilités observables que le développement humain atteint à ce jour rend possibleS

6 décembre 2009

« AQUI'S L'AUTOMNA D'UN MONDE VIELH »

« VOICI L'AUTOMNE D'UN VIEUX MONDE »

« Aquí's l'automna d'un monde vièlh » chantaient les Mont Jòia à la fin des années 1970. Magnifiques paroles et musique Magique. (Enregistrement de Juillet Août 1980)

Cet automne d'un monde vieux, c'est dans le poème, ce peuple occitan et cette culture lumineuse des troubadours jusqu'à nos jours.

Mais avaient-ils conscience ou intuition que cela vaut pour l'ensemble humain constitué depuis les débuts de la société marchande ? Oui ce monde vieux est arrivé au bout de son parcours et comme tout ce qui est vieux doit mourir pour laisser la place à la naissance.

Comment ne pas vivre douloureusement ce qui nous quitte et ce que nous quittons, et comment ne pas vivre avec enthousiasme ce que nous inventons, ce que nous créons.

Lorsqu'il y a rupture il y a aussi continuité. Est-ce la fin de l'hiver et le printemps qui va pointer ? Même en cas de régression, c'est un processus que nous poursuivons. Ni les coups de canon du croiseur Aurore ni la prise du Palais d'hiver, dans deux moments complémentaires espacés de 12 ans, ne sont pas un passé disparu. Ils résonnent encore comme résonnent tous les moments forts du passé. Les communismes staliniens sont de l'ordre des tyrannies grecques qui ont préparé la démocratie athénienne. Dire ça ce n'est pas magnifier ces dictatures mais constater le rôle qu'elles ont joué dans le processus général de l'humanité et entre autre, par exemple la pression qu'elles ont exercé sur un patronat mondial et dans les acquis ouvriers et du salariat, en particulier dans les économies et sociétés les plus avancées. Mais pas seulement : aussi dans les prémises avortées d'un nouveau mode d'échange.

La démocratie n'est pas un idéal figé, une chose en soi, un objet statique, mais un processus qui met dans un rapport d'intervention directe d'une partie ou de la totalité d'une communauté humaine large, dépassant largement le clan, avec « le que, quoi et comment produire » pour se développer. Rien n'est statique, tout est travaillé par les contradictions internes et externes.

Un rapport d'intervention directe d'une partie ou de la totalité d'une communauté humaine n'a jamais existé dans la société de classe, donc ni dans la démocratie athénienne ni dans la démocratie française et les « modèles » qui ont suivi des processus comparables. Ainsi le terme de démocratie peut être considéré à la fois comme une expression d'une volonté populaire (populaire vient de peuple, c'est-à-dire population d'une entité géographique et-ou communauté d'un autre type d'identité) et-ou comme « dictature participative » d'un groupe dominant assurant la direction et la reproduction générale élargie de l'entité, de la communauté. Volonté populaire, dictature d'un groupe social, éléments contradictoires dans l'unité d'un processus social.

Identité nationale ! Il y a confusion entre l'appartenance objective à un groupe humain constitué et le sentiment d'appartenance à ce groupe humain, ce qui ouvre le débat sur la conscience d'appartenance et donc les intérêts et coopérations à développer, et aussi sur la représentation individuelle et collective que chacun se fait de ce groupe humain et de ses règles de vie, de la résultante de la multitude des représentations, et enfin du rapport qu'une communauté entretient avec un ensemble, et « l'universalité » des rapports et la relativité des frontières « physiques » et « subjectives ».

La démocratie généralisée c'est à la fois un développement de la démocratie et une rupture avec la démocratie restreinte qui est la notre. Si tant est que l'on puisse considérer que le processus du capital, les transformations institutionnelles qu'il introduit pour répondre à sa crise de développement, c'est-à-dire à une suraccumulation du capital à qui son propre développement technique et gestionnaire donne une expansion gigantesque, puisse encore conserver cette appellation de

démocratie. C'est déjà autre chose qui résiste au nouveau et qui le prépare à son corps défendant et surtout à travers les résistances et les inventions qu'elle suscite. La démocratie généralisée, c'est le communisme.

Une fois constaté cette crise d'une façon superficielle, étroitement et non largement historique, mon avis est que le mode d'échange basé sur le développement de la mesure quantitative de l'échange atteignant l'obsolescence, ce que démontre le point atteint par la crise de l'échange global, et de suraccumulation du capital, il ne s'agit par de reconstituer l'échange tribal étroit ni le troc primitif, mais développer l'échange du travail concerté entre grandes entités à partir des besoins. Ce qui ne manquera pas de modifier objectivement et subjectivement les échanges au niveau micro, locaux et individuels.

Processus, contradictions, morts et héritages. Rien ne me fera jeter les Troubadours ni Victor Gelu, ni les Massalia Sound System à la poubelle. Pas plus que cet extraordinairement nouveau qu'est Karl Marx, les techniques informatisées de gestion et de production à mettre au service de la communauté au détriment des accumulations privées qui ne manqueront pas de défendre par tous les moyens leur existence. Il n'y aura pas transformation tranquille des normes du capital et de leur dépassement. L'histoire de l'humanité depuis que les classes existent est l'histoire de la lutte de classe.

Cette année 2010 ne sera pas la réalisation de nos revendications, mais une préparation nécessaire et essentielle des conditions de leur réalisation.

La « crise des subsistance » ainsi que je l'appelle, c'est-à-dire la crise de la production est imbriqué dans l'ensemble mondial. La solution n'est ni en Chine ni dans l'Europe, ni aux Etats-Unis, ni en Amérique Latine. Mais dans l'ensemble de production-échange globalisé humain. Ce qui ne veut pas dire que chaque entité nationale, régionale de quelque constitution qu'elle soit, et avec la culture qui y est attachée n'a pas un rôle à jouer en tant que telle. Et sa résolution économique trouvera une illustration en dernière instance dans la capacité de lutte et de négociation humaine là où la société de transformation de la nature, de la création de l'agriculture et de la cité, la société de classe, a vu le jour, le Moyen Orient.

Il est aussi permis de noter les traces indélébiles historiques qui traversent les millénaires et même l'histoire totale de l'humanité pour ce qui la concerne, et de la nature pour ce que nous en savons, avec des effets pour l'instant énigmatiques qui montrent que concevoir fortement l'action de l'économie en dernière instance ne nie pas mais confirme l'effet de la totalité de l'activité humaine et son intrication. Peut-on par exemple voir une rencontre entre la migration humaine vers l'Est primitive et celle vers l'Ouest plus récente qui ont convergé en fin de parcours en Amérique dite Latine et la domination de la seconde sur la première, et les événements progressistes qui s'y déroulent aujourd'hui ? Il y a des causes à effets évidents, ce qui n'est pas le

cas de cette question, mais elle mérite d'être posée, justement pour la recherche qu'elle peut susciter.

Les déplacements géographiques mondiaux actuels de la classe ouvrière ne résolvent en aucun cas la crise de la production ni ne permettent son développement qualitatif. Ils ne déplacent pas les problèmes mais renforcent leur globalisation. Et la solution globale n'est que la cohérence des cohérences de l'activité, du producteur en tant que personne à la gestion démocratique globale, en passant par toutes les entités de production et d'échange, dans l'autonomie relative de toutes ses fonctions, industrielles, artistiques, idéelles, sentimentales, intriquées. L'humanité c'est la nature qui prend conscience d'elle-même pour agir sur la nature. Nous n'en sommes qu'aux prémisses. Avec ce que cela comporte pour cette action.

7 janvier 2010

«A ceci près, pourtant, où tout peut basculer en un sens ou dans un autre : des valeurs sans dimensions sont liés à tous nos actes de la vie sociale. Sommes-nous prêts à nous regarder les uns les autres, et surtout ceux dont nous passons commande d'activité, avec ce regard là ? C'est là que l'on touche à un point de résistance majeur.... »

Yves Schwartz. Manifeste pour un ergo-engagement 2009, in « l'activité en dialogue II, Octarès.

CRITIQUE OUVERTE DU CONCEPT DE DECROISSANCE

Et sur l'utilité du débat que lance ce concept

Si "Une croissance infinie dans un monde fini est une absurdité !" (Entend-t-on aujourd'hui), alors la nature et la vie humaine sont une absurdité.

C'est ce que disait Camus penseur immense et faillible de l'absurde, faillible comme tout humain. On ne dit qu'une part infime de la réalité. Nous sommes les interprètes de ce que nos sens nous transmettent en passant par l'accumulation collective et personnelle de ces interprétations et savoirs partiels.

Les subalternes ne trouvent de voix qu'en mêlant la leur à celle des dominants. C'est ce qu'a fait Camus consciemment ou non (les deux mêlés sans doute) pour pouvoir exprimer des choses essentielles, mais ce qui en a limité monstrueusement la portée. Que les subalternes cessent de renoncer à avoir leur propre voix pour trouver leur voie.

La croissance n'est pas infinie, c'est le mouvement de la nature qui est infini et ce mouvement comporte la vie et la mort, part de la vie. Naissance, croissance, maturation, mort.

La mort n'est pas disparition, et n'est pas uniquement la mort qui nous concerne à titre personnel, la notre. Ne faisons pas un transfert simpliste de la peur de notre propre mort sur la peur de la mort de l'humanité.

Il y a une vie et une mort permanente dans la portion de vie qui nous attribué personnellement. Et dans cette vie il y a sans cesse des croissances, des maturations, des disparitions-transformations. De même pour la part d'existence attribuée à l'humanité qui aura une transformation et une succession.

J'ai essayé déjà d'expliquer mon point de vue, ce que je pense de la décroissance. C'est une idée légitime dans son contenu de ne pas croquer comme un ver la pomme dans laquelle nous vivons. Surtout de ne pas la croquer n'importe comment et inutilement. Mais il n'y a pas de développement de la vie personnelle et générale sans croissance. S'il s'agit de transformer qualitativement la croissance, oui. S'il s'agit de maintenir en la diminuant une production telle qu'elle existe, malade de l'échange marchand millénaire, non.

La transformation de l'échange en accumulation du capital entre en crise chaque fois que le capital est trop accumulé par rapport aux conditions des lois d'échange capitaliste. Et en crise définitive lorsque les techniques, moyens et besoins de production se développent au point d'entrer en contradiction bloquante avec ces lois. Alors il faut inventer d'autres moyens d'échange et en particulier celle de l'échange entre les grands ensembles humains constitués. Je ne parle pas de l'échange avec notre épicier, bien qu'une transformation de l'échange entre grands ensembles modifiera celui-là aussi.

A-t-on assez d'imagination et de savoir pour imaginer et construire un autre type de croissance?

Oui, mais pour cela il faut briser des résistances. Elles résident essentiellement dans les forces dominantes attachées au capital. Aujourd'hui on ne voit qu'une formule dans cette façon de s'exprimer. C'est que le système dominant et ceux qui l'animent ont réussi à vider de son contenu la formule et le savoir qu'elle contient. Rendre son contenu à la formule est la tâche du présent.

L'idée de décroissance est généreuse, mais en fonction de qui la porte. Quand elle est portée par ceux qui ne manquent de rien elle peut être dérisoire.

Les subalternes ne trouvent de voix qu'en mêlant la leur à celle des dominants. C'est ce qu'a fait Camus consciemment ou non pour pouvoir exprimer des choses essentielles, mais ce qui en a limité monstrueusement la portée. Que les subalternes cessent de renoncer à avoir leur propre voix pour trouver leur voie.

Mais est-il utile et surtout correct vis à vis du mouvement anti-croissance, que répondre ainsi ?

Je m'en excuse et adresse mes amitiés à la Prévert aux militants de la décroissance que je ne connais pas personnellement mais que je sens généreux en général ("je dis tu a tous ceux qui s'aiment, je dis tu a tous ceux que j'aime même si je ne les connais pas....").

Il y a peu de place pour des pensées qui ne s'intègrent pas totalement à un mouvement reconnu, estampillé, même si fondamentalement elles sont solidaires des luttes populaires et du, des mouvements organisés qui y sont liés. Ainsi sommes-nous encore, non libérés du mode de vie des clans, au point de voir le monde comme un super-clan, alors que les moyens de production le nient objectivement avec toute la vigueur du fait économique. Mais les choses changent lentement et s'accélèreront je crois.

«A ceci près, pourtant, où tout peut basculer en un sens ou dans un autre : des valeurs sans dimensions sont liés à tous nos actes de la vie sociale. Sommes-nous prêts à nous regarder les uns les autres, et surtout ceux dont nous passons commande d'activité, avec ce regard là ? C'est là que l'on touche à un point de résistance majeur.... »

Yves Schwartz. Manifeste pour un ergo-engagement 2009, in « l'activité en dialogue II, Octarès.

11 janvier 2010

POUR AGIR SOCIALEMENT

Pour agir socialement, syndicalement et ou politiquement sur les conditions de travail, de rémunérations, de vie des salariés, la connaissance des conditions de production est indispensable.

Produire sa subsistance est une chose essentielle pour l'humanité. Pourtant la plupart du temps *nous ne nous posons pas beaucoup de questions* sur la façon dont notre nourriture arrive dans notre assiette, sur comment est produite la maison que nous habitons et les objets qui la garnissent, la voiture dont nous sommes au volant ou le bus qui nous transporte, et en général sur tout ce que nous consommons journallement ou occasionnellement.

Le produit fini et sa consommation nous cache la multiplicité et l'imbrication des interventions humaines présentes et passées, l'accumulation et le processus qui l'ont permis.

Pourtant l'humanité traverse aujourd'hui non seulement une crise financière mais une crise de production comme jamais elle n'a connue dans son histoire sur le très long terme.

Pour rappel, l'humanité s'est distinguée dans la production de ses subsistances par *l'invention du premier outil*, puis par l'invention de *la transformation de la nature* et non la seule exploitation des produits naturels c'est-à-dire par *l'invention de l'agriculture-pastoralisme*, puis par *la mécanisation et l'industrialisation* et enfin aujourd'hui par *l'introduction de la pensée artificielle et de l'automatisation dans cette mécanisation et industrialisation*.

Dans ce processus l'humanité est passée de l'administration tribale à la cité et la société marchande de classe. Cette société marchande de classe est elle-même passée de la monarchie à la société de droit.

La société de droit n'est pas la démocratie idéale qu'on imagine dans notre représentation simpliste de la réalité, mais *un équilibre-déséquilibre en mouvement entre différentes forces sociales aux intérêts contradictoires*. Se libérer de ces contradictions de classe est possible et nécessaire pour la survie du processus humain

Dans la société d'aujourd'hui l'introduction de la pensée artificielle et de l'automatisation dans cette mécanisation et industrialisation permet une globalisation-mondialisation intégrée de la société marchande capitaliste. *Ce n'est plus une société qui fait appel à une main d'œuvre massive dans tous les secteurs de production*.

C'est une société mixte de main d'œuvre et d'automatisation où la suraccumulation devenue galopante du capital bloque la transformation qualitative de la production.

Ce blocage de la transformation qualitative de la production a des conséquences à la fois sur l'appauvrissement relatif ou absolu des populations et sur l'équilibre naturel entre l'homme et sa planète.

La suraccumulation capitaliste et la surpopulation relative ou absolue qu'elle comporte est un phénomène complexe qui ne peut se résumer en une formule et qui demande étude et connaissances.

Il y a du désespoir dans le constat de la cécité humaine sur ses propres actes. Pourtant chacun sait que dans un développement, celui de l'enfant par exemple, qui est le processus humain par excellence, *la conscience passe par une pré-conscience*

autistique pour arriver au retour conscient sur ses propres actes en rapport avec leur effet sur le milieu.

Ainsi en est-il de l'humanité dont le stade collectif actuel est une conscience vagissante sur son milieu, en fait *un embryon en développement de la conscience de la nature sur elle-même qu'est l'humanité.*

Un progrès de la conscience collective passe par des étapes liées entre elles dans un processus fractionné puis global des connaissances. Une vision des conditions de production de nos subsistances est en train de se former d'une façon « tâtonnante » pour chacun de nous et tous ensemble. *La connaissance de vastes ensemble où se concentre la production industrielle de main d'œuvre comme la chine pas exemple, ou la constitution de pôle de haute technicité appliquée à une production automatisée et coordonnée mondialement* sont des éléments portés à notre entendement qui contribuent à une conscientisation globale.

Mais tant que ces éléments de conscientisation globale ne se confronteront pas à une conscience du processus du capital que décrivent Marx et ses successeurs, l'accès à une libération de l'activité humaine, condition d'une autre qualité de la vie et du rapport sain à la nature ne peut être atteint. Ce n'est pas là une affirmation prétentieuse de qui voudrait affirmer qu'il sait et que les autres ne savent pas. C'est une part du savoir à laquelle l'humanité doit accéder, comme celui de la gravitation qui nous conseille de ne pas nous jeter dans le vide, savoir évident, élémentaire et nécessaire de notre survie.

Après, la relativité et les limites des sens humains même aidés de ses outils nous conduiront toujours à de multiples représentations de la réalité qui feront nos différences et les richesses de confrontations qu'elle entraînent et des synthèses communes en mouvement auxquelles elles aboutissent pour aller de l'avant dans la recherche de la santé, de la survie et du développement de l'espèce humaine et de la nature.

16 janvier 2010

« Valeur d'usage et valeur d'échange étant par leur nature des grandeurs incommensurables entre elles, les expressions « valeur travail », « prix du travail » ne semblent pas plus irrationnelles que les expressions « valeur du coton », « prix du coton ». En outre le travailleur n'est payé qu'après avoir livré son travail. Or dans sa fonction de moyen de paiement, l'argent ne fait que réaliser après coup la valeur ou le prix de l'article livré, c'est à dire dans notre cas la valeur ou le prix du travail exécuté. Enfin la valeur d'usage que l'ouvrier fournit au capitaliste, ce n'est pas en réalité sa force de travail, mais l'usage de cette force, sa fonction de travail. D'après toutes les apparences, ce que le capitaliste paye, c'est donc la valeur de l'utilité que l'ouvrier ici donne, la valeur du travail, et non celle de la force de travail que l'ouvrier ne semble pas aliéner. La seule expérience de la vie pratique ne fait pas

ressortir la double utilité du travail, la propriété de satisfaire un besoin, qu'il a de commun avec toutes la marchandises, et celle de créer de la valeur, qui le distingue à toutes les marchandises et l'exclut, comme élément formateur de la valeur, de la possibilité d'en avoir aucune.

Plaçons nous au point de vue de l'ouvrier à qui son travail de douze heures rapporte une valeur produite en six heures, soit trois francs. Son travail de douze heures est pour lui en réalité le moyen d'achat des trois francs. Il se peut que sa rétribution tantôt s'élève à quatre francs, tantôt tombe à deux, par suite ou des changements survenus dans la valeur de sa force ou des fluctuations dans le rapport de l'offre et de la demande, l'ouvrier n'en donne pas moins toujours douze heures de travail. Toute variation de grandeur dans l'équivalent qu'il reçoit lui apparaît donc nécessairement comme une variation dans la valeur ou le prix de ses douze heures de travail. Adam Smith qui traite la journée de travail comme une grandeur constante, s'appuie au contraire sur ce fait pour soutenir que le travail ne varie jamais dans sa valeur propre. « Quelle que soit la quantité de denrées, dit il, que l'ouvrier reçoive en récompense de son travail, le prix qu'il paye est toujours le même. Ce prix, à la vérité, peut acheter tantôt une plus grande, tantôt une plus petite quantité de ces denrées : mais c'est la valeur de celles ci qui varie, « non celle du travail qui les achète... Des quantités égales de travail sont toujours d'une valeur égale. »

Prenons maintenant le capitaliste. Que veut celui-ci ? Obtenir le plus de travail possible pour le moins d'argent possible. Ce qui l'intéresse pratiquement ce n'est donc que la différence entre le prix de la force de travail et la valeur qu'elle crée par sa fonction. Mais il cherche à acheter de même tout autre article au meilleur marché possible et s'explique partout le profit par ce simple truc : acheter des marchandises au dessous de leur valeur et les vendre au dessus. Aussi n'arrive t il jamais à s'apercevoir que s'il existait réellement une chose telle que la valeur du travail, et qu'il eût à payer cette valeur, il n'existerait plus de capital et que son argent perdrait la qualité occulte de faire des petits.

Le mouvement réel du salaire présente en outre des phénomènes qui semblent prouver que ce n'est pas la valeur de la force de travail, mais la valeur de sa fonction, du travail lui-même, qui est payée. Ces phénomènes peuvent se ramener à deux grandes classes. Premièrement : Variations du salaire suivant les variations de la durée du travail. On pourrait tout aussi bien conclure que ce n'est pas la valeur de la machine qui est payée mais celle de ses opérations, parce qu'il coûte plus cher de louer une machine pour une semaine que pour un jour. Secondement : La différence dans les salaires individuels de travailleurs qui s'acquittent de la même fonction. On retrouve cette différence, mais sans qu'elle puisse faire illusion, dans le système de l'esclavage où, franchement et sans détours, c'est la force de travail elle-même qui est vendue. Il est vrai que si la force de travail dépasse la moyenne, c'est un avantage, et si elle lui est inférieure, c'est un préjudice, dans le système de l'esclavage pour le propriétaire d'esclaves, dans le système du salariat pour le travailleur, parce que dans le dernier cas celui-ci vend lui-même sa force de travail et que, dans le premier, elle est vendue par un tiers.

Il en est d'ailleurs de la forme « valeur et prix du travail » ou « salaire » vis-à-vis du rapport essentiel qu'elle renferme, savoir : la valeur et le prix de la force de travail,

comme de toutes les formes phénoménales vis-à-vis de leur substratum. Les premières se réfléchissent spontanément, immédiatement dans l'entendement, le second doit être découvert par la science. L'économie politique classique touche de près le véritable état des choses sans jamais le formuler consciemment. Et cela lui sera impossible tant qu'elle n'aura pas dépouillé sa vieille peau bourgeoise. »

Karl Marx,
« Le Capital » Livre premier, 6^o Section, Chapitre XIX.

DONNER ENVIE DIT-ON AUJOURD'HUI

Pour quoi, comment donner envie.

Donner envie dit-on aujourd'hui....

Il n'est pas prioritaire de donner envie. Nos concitoyens salariés, immigrés, ouvriers, femmes, jeunes ou au soir de la vie sont pleins de désirs et d'envies. Ce dont ils ont besoin prioritairement c'est d'ordonner, d'organiser leurs désirs, de leur donner cohérence.

D'abord comprendre que nos désirs ne naissent pas de rien, comme par miracle, mais de besoins qu'une société humaine de plus en plus complexe, de plus en plus développée, rend eux-mêmes de plus en plus complexes, mais dont les bases biologiques sont évidentes.

Ensuite comprendre que pour satisfaire nos désirs « satisfaisables », et cela ne les réduit pas, au contraire, il ne suffit pas de s'attaquer aux effets (baisse du pouvoir d'achat, temps libre massacré, licenciements, nature massacrée, libertés ...), mais comprendre les causes et agir sur les causes :

Le capital transforme toutes les valeurs d'usage (objets courants que l'on consomme, travail que l'on vend...). Elles sont transformées en valeurs d'échange dans une circulation générale et mondiale en aliénant l'activité humaine.

Malgré l'immensité de la progression des capacités de la production humaine, tous les surproduits du travail sont transférés à la limite du crash et jusqu'au crash, vers la collecte de profit sans lequel la circulation capitaliste ne peut être.

La puissance de cette collecte, dans la société marchande millénaire est propre au capitalisme développé et ses lois dans le processus atteint aujourd'hui et qui ne peut

faire de « marche arrière » sinon à détruire la société humaine en partie ou totalement. Je vous renvoie à l'étude et non au survol de « Das Capital » de Karl Marx.

Et en particulier à l'inversion de l'échange A-M-A' pour toute marchandise valeur d'usage transformée en valeur d'échange, marchandise travail marchandise activité humaine compris.

La circulation capitaliste s'oppose en fait aux échanges humains. Elle est en contradiction mortelle avec le besoin de circulation des produits du travail. Cela c'est la cause. Si l'on se contente des effets, nous en serons toujours et de plus en plus à un catalogue de revendications irréalisées et à un programme de Gotha.

La circulation capitaliste a besoin de la croissance et en même temps s'oppose à la croissance et surtout à la qualité de la croissance.

L'action micro pour la transformation du travail et de l'activité humaine, respect et cohérence, doit avoir pour corollaire l'échange macro, les grands échanges mondiaux, internationaux, sur la base de la valeur d'usage c'est-à-dire des besoins. Ce qui implique une relative stabilité des échanges et des conditions de l'échange, un développement raisonné, contracté dans les échanges entre les entités humaines. La mesure quantitative de la valeur d'échange marchand est de plus en plus obsolète. **Je vous renvoie à « Le paradigme ergologique » d'Yves Schwartz.**

L'échange (et sa mesure) demande une transformation qualitative.

Après, comment atteindre cette transformation ?

Il est évident que des millénaires de société de classe pèsent sur les concepts et la psychologie des exploités eux-mêmes.

Pendant toute la période des sociétés de classe et aujourd'hui même, l'accès à la liberté passe par l'accession aux couches dominantes par des individus de couches dominées. Liberté illusoire mais en tout cas libération relative des douleurs des besoins insatisfaits.

L'humanisme chrétien lui-même hésite entre ses origines contestataires de la société de classe et un conservatisme illusoire de la paix civile au prix de la soumission à perpétuité. C'est la domination de classe qui est la violence et non la lutte de classe qui y répond.

Et Le Vatican comme les institutions religieuses officielles en général jouent ce rôle de détournement de l'humanisme chrétien mis au service des dominants, avec des variations correspondant aux modifications des rapports de forces dominants-dominés auxquels les croyants sont mêlés. **Je vous renvoie à « L'athéisme dans le christianisme » d'Ernst Bloch. Et à l'étude du « Rôle de la violence dans l'histoire » de Marx qui est une arme pour la paix, pas la Pax Romana, mais la paix basée sur une**

coopération humaine généralisée devenue de plus en plus nécessaire et de plus en plus possible.

Ce qui rend possible une société sans classe et non une tyrannie historiquement « déterminée » soeur ennemie de la société de classe qui se contestent mutuellement, c'est l'entrée massive des humains dans le salariat à condition qu'ils contestent l'état salarié massivement.

Le contre feu Mitterrandiens aux objectifs recherchés par le programme commun, qui se poursuit encore aujourd'hui dans le P.S. et ailleurs, consistant à intégrer le programme commun pour mieux les combattre, le rôle de l'humanisme bêlant de ceux qui rejoignent les dominants à la fois par crainte et par intérêt personnel, illustre politiquement et philosophiquement la bataille de l'abolition de l'Etat de classe qui passe par l'hégémonie provisoire du salariat et son auto abolition. Ce qui est très différent de « l'auto-destruction de la classe ouvrière » vue comme l'effet négatif d'auto effacement d'elle-même face à l'action des dominants. C'est même le contraire.

Ces contre-feux conservateurs s'appellent aussi, à la fois volontairement et à la fois à leur corps défendant (ainsi vont les contradictions), Aron, Rocard, Fessard, Bourdieu dans ses primes relations amicales avec Aron (surprenant, non ? Moi j'aime Bourdieu), Foucault, Arendt... Ils ne sont pas tous du même « type », mais ils contiennent tous à un moment plus ou moins marqué (pour Aron, c'est une vie) ce conservatisme qui nous habite, pourtant dans « l'absolu » contradictoire avec l'anti-nazisme ou l'anti-colonialisme exprimés par plusieurs de ces noms.

Aron reconnaissait en 1975 la baisse tendancielle du taux de profit pour les 25 années suivantes, sans reconnaître son essence capitaliste. Il reconnaissait les luttes de classe mais contestait leur essence en matière de processus social. Il avait l'oreille des Etats et organismes du capital. Et fondamentalement ses positions contre « les utopies communistes » s'appuyaient sur un christianisme conservateur à la différence d'une Simone Weil qui malgré ses errements humains ordinaires retournait systématiquement vers la solidarité avec les exploités, au prix de son confort et plus que cela encore, comme dans tout engagement réel.

Il ne s'agit pas ici de stigmatiser mais de voir le rôle des idées dominantes millénaires sur nous-mêmes.

L'on voit bien dans ces exemples, positivement ou négativement le rôle créateur d'histoire des concepts, leur utilisation de la recherche à l'application, de la philosophie à la politique.

Pour ce qui est de la critique des concepts, je vous renvoie au « Concepts d'histoire » de Walter Benjamin

Et à la « Métaphilosophie » d'Henri Lefebvre, particulièrement sur le structuralisme.

Pour ce qui est du concept d'Aron sur l'usage du langage de classe par le salariat en voie de libération qui détournerait les chrétiens du christianisme (moi je dirai du conservatisme se réclamant du christianisme, que l'on retrouve dans tout dogme y compris se réclamant de la laïcité), je vous renvoie à l'usage progressiste inverse de ce concept dans « Pensée et langage » de Vygotski.

Il y a cependant face aux conservatismes philosophiques et politiques une fidélité à la libération humaine qui consiste à ne rien céder aux dominants, même si les dominés sont aussi tenus, pour survivre, à négocier les marges de manœuvres avec les dominants.

Lorsqu'on tente de s'en tenir à cette fidélité intelligente, en mouvement, nous réussissons à abandonner relativement les errements auxquels sont soumis les humains dans leur approche de la santé de leur espèce. La vie inclut la maladie mais la santé est nécessaire à la survie. Et la vie a besoin du développement de la conscience de la nature sur elle-même que constitue l'humanité.

Nous partons souvent, preux chevaliers et sans culotte intempestifs, dans les combats généreux. J'en suis et j'en serai encore, je l'espère.

Mais il nous faut encore avoir l'intelligence tactique et stratégique, dans le quotidien, le long et le très long terme. C'est l'avenir qui préoccupe l'humain, de l'avenir le plus quotidien à l'avenir le plus énigmatique.

Quand au présent nous ne le connaissons que par le passé, une fois l'immédiateté passée. La dialectique c'est ce jeu difficile d'aller-retour avec pour arme l'accumulation des perceptions, avec les outils scientifiques de la perception et de sa conceptualisation qui rendent notre intuition fine ou grossière, tout dépend de leur usage.

24 janv. 10

LA CIRCULATION INTERNATIONALE

Il est nécessaire de replacer cette lecture (*Contribution à la critique de l'économie politique, la monnaie*, Karl Marx, 1859, Editions sociale, 1968) dans le cadre où le capitalisme n'avait pas encore procédé à la suppression de la parité de la monnaie avec l'or, où les banques centrales n'avaient pas acquis le pouvoir d'interventions actuel et n'existaient pas encore moins sous la forme institutionnelle actuelle, etc.

Ceci en tête, cette lecture montre à mon avis que l'analyse de Marx, de la phase historique qu'il a vécue jusqu'à aujourd'hui reste pertinente. La situation décrite comparée à la situation que nous connaissons laissait prévoir l'évolution que l'économie a connue effectivement, et le présent éclaire le passé comme notre connaissance actuelle de l'homme éclaire la connaissance de l'homme préhistorique. Et vice versa, en retour ce passé éclaire notre présent économique.

Cela montre aussi la capacité de Marx, d'Engels et des « pères et mères du marxisme » en général à saisir le processus de la production et reproduction de la société humaine, non seulement sous l'aspect économique qui est déterminant en dernière instance, mais aussi les activités humaines multiples et diverses qui n'en sont pas séparées mais forment l'unité de l'activité. En cela, se reporter par exemple à leurs commentaires et analyses sur les arts.

Etre déterminant en dernière instance ne veut pas dire que tout est prédéterminé. C'est le débat humain millénaire qui passe par l'anankè (nécessité) et la liberté des grecs ou le libre arbitre et la volonté divine de Saint Augustin et qui se poursuit dans la philosophie moderne et l'athéisme et le dépassement (*aufhebung*) de l'athéisme lui-même (voir manuscrits de 1844). A ceci près que Marx inaugure l'idée que la philosophie ne doit pas se contenter de comprendre le monde mais doit aussi avoir pour but de le changer, et que le progrès philosophique est lui-même en relation dialectique avec les changements qu'il induit. Mais ce n'est pas seulement une influence des choses les unes sur les autres, c'est un processus dans les objets et l'objet global à transformer où l'on agit sur les contraires qui les habitent et les meuvent. C'est sur cette lutte des contraires que nous agissons et ainsi agissons aussi sur nous-mêmes et nous créons-nous nous-mêmes.

Mais bien sûr tout n'est pas dans Marx et le marxisme. Le marxisme est de l'ordre des grands acquis humains en mouvement. Et l'acquis essentiel du marxisme tient en cette découverte de l'humanité en tant que conscience de la nature sur elle-même, qui est passée par l'intuition primitive, la pré-conscience et qui accède à une conscience globale collective que la révolution scientifique et technique, la multiplication et l'approfondissement des relations planétaires

portent progressivement à maturité, malgré des régressions qui contiennent pourtant de nouvelles accumulations de capacités humaines. Sans optimisme béat, on peut considérer que tout reste ouvert pour l'humain. Pour agir sur la réalité par sa pensée l'homme se doit de comprendre quelle est cette réalité. Pour Marx et pour nous encore la réalité c'est le mode de production capitaliste, ses contradictions et le pré-apparaître à faire éclore que cette lutte interne contient. En particulier le dépassement de la mesure quantitative de la valeur d'échange.

De même que la circulation intérieure, la circulation internationale exige une quantité d'or et d'argent toujours variable. Aussi une partie des trésors accumulés sert-elle chez tous les peuples de fonds de réserve de monnaie universelle, qui tantôt se vide, tantôt se remplit de nouveau suivant les oscillations de l'échange des marchandises (1). Indépendamment des mouvements particuliers qu'elle exécute dans son va-et-vient entre les sphères de circulation nationales (2), la monnaie universelle est animée d'un mouvement général dont les points de départ se trouvent aux sources de la production, d'où les courants d'or et d'argent se répandent en diverses directions sur le marché mondial. C'est en tant que marchandises que l'or et l'argent entrent ici dans la circulation mondiale et ils sont échangés comme équivalents contre des équivalents marchandises proportionnellement au temps de travail qu'ils contiennent, avant de tomber dans les sphères de circulation intérieures. Ils apparaissent donc dans ces dernières avec une grandeur de valeur donnée. Toute variation en hausse ou en baisse de leurs frais de production affecte donc uniformément sur le marché mondial leur valeur relative, qui, par contre, est totalement indépendante de la proportion dans laquelle l'or ou l'argent sont absorbés par diverses sphères de circulation nationales. La portion du courant de métal, qui est captée par chaque sphère particulière du monde des marchandises, entre en partie directement dans la circulation monétaire intérieure pour remplacer les espèces métalliques usées, est en partie endiguée dans les différents trésors servant de réservoirs de numéraire, de moyens de paiement et de monnaie universelle, et en partie transformée en articles de luxe, tandis que le reste enfin devient trésor tout court. Au stade développé de la production bourgeoise, la constitution de ces trésors est limitée au minimum que requiert le libre jeu du mécanisme des divers procès de la circulation. Seule la richesse en jachère devient ici trésor en tant que tel - à moins que ce ne soit la forme momentanée d'un excédent dans la balance des paiements, le résultat d'une interruption dans l'échange de substance et, partant, la solidification de la marchandise dans sa première métamorphose.

De même qu'en tant que monnaie l'or et l'argent sont conçus comme la marchandise générale, dans la monnaie universelle ils revêtent le mode d'existence correspondant de marchandise universelle. Dans la mesure où tous les produits s'aliènent en eux, ils deviennent la figure métamorphosée de toutes les marchandises et, partant, la marchandise universellement aliénable. Ils sont réalisés comme matérialisation du temps de travail général dans la mesure où l'échange matériel des travaux concrets embrasse toute la surface de la terre. Ils deviennent équivalent général dans la mesure

où se développe la série des équivalents particuliers qui forment leur sphère d'échange. Comme, dans la circulation mondiale, les marchandises déploient universellement leur propre valeur d'échange, la forme de celle-ci, métamorphosée en or et en argent, apparaît comme la monnaie universelle. Alors donc que, par leur industrie universelle et par leur trafic mondial, les nations de possesseurs de marchandises convertissent l'or en monnaie adéquate, l'industrie et le commerce ne leur apparaissent que comme un moyen de soustraire la monnaie au marché mondial sous forme d'or et d'argent. En tant que monnaie universelle, l'or et l'argent sont donc à la fois le produit de la circulation générale des marchandises et le moyen d'en élargir les cercles. De même que les alchimistes en voulant faire de l'or firent naître à leur insu la chimie, c'est à l'insu des possesseurs de marchandises lancés à la poursuite de la marchandise sous sa forme magique que jaillissent les sources de l'industrie et du commerce mondiaux. L'or et l'argent aident à créer le marché mondial en ce que dans leur concept monétaire réside l'anticipation de son existence. Cet effet magique de l'or et de l'argent n'est nullement limité aux années d'enfance de la société bourgeoise ; il résulte nécessairement de l'image complètement inversée que les agents du monde des marchandises ont de leur propre travail social ; et la preuve en est fournie par l'influence extraordinaire qu'exerce sur le commerce mondial la découverte de nouveaux pays aurifères au milieu du XIXe siècle.

De même qu'en se développant la monnaie devient monnaie universelle, le possesseur de marchandises devient cosmopolite. A l'origine, les relations cosmopolites entre les hommes ne sont autre chose que leurs rapports en tant que possesseurs de marchandises. La marchandise en soi et pour soi est au-dessus de toute barrière religieuse, politique, nationale et linguistique. Sa langue universelle est le prix, et sa communauté, l'argent. Mais, avec le développement de la monnaie universelle par opposition à la monnaie nationale, se développe le cosmopolitisme du possesseur de marchandises sous forme de religion de la raison pratique par opposition aux préjugés héréditaires religieux, nationaux et autres, qui entravent l'échange de substance entre les hommes. Alors que le même or, qui débarque en Angleterre sous forme d'*eagles* américains [pièces de 10 dollars], devient souverains, circule trois jours après à Paris sous forme de napoléons, se retrouve quelques semaines plus tard à Venise sous forme de ducats, mais conserve toujours la même valeur, le possesseur de marchandises se rend bien compte que la nationalité is but the guinea's stamp [n'est que l'estampille de la guinée]. L'idée sublime dans laquelle se résout pour lui le monde entier, c'est celle du marché- du marché mondial (3).

(1) « L'argent accumulé vient s'ajouter à la somme qui, pour être effectivement dans la circulation et pour satisfaire aux éventualités du commerce, s'éloigne et abandonne la sphère de la circulation elle-même. » (G. R. CARLI, note à VERRI: *Meditazioni sulla Economia Politica*, p. 196, vol. XV, collection Custodi, ibid.)

(2) 1^{re} édition : « internationales ». Corrigé dans l'exemplaire I, annoté à la main. (N. R.)

(3) MONTANARI : Della Moneta (1683), ibid., p. 40 : « Les relations entre tous les peuples sont Bi étendues sur tout le globe terrestre, que l'on peut presque dire que le monde entier est devenu une seule ville où se tient une foire permanente de toutes les marchandises et où chacun, sans sortir de chez lui, peut, au moyen de l'argent, s'approvisionner et jouir de tout ce qu'ont produit n'importe où la terre, les animaux et le labeur humain. Merveilleuse Invention. »

Au sujet de :

QU'EST-CE QUE CETTE JEUNESSE QUI SE MAINTIENT DANS LE NON-AGIR ?

Par **Jacques Broda**, sociologue, professeur à l'université de la Méditerranée

Une fois de plus, Jacques Broda dénonce avec brio et talent et humanité les effets d'un processus.

Dans le même temps il voile les causes et finalement détourne relativement d'une construction-réponse élaborée dans le nécessaire tâtonnement d'un quotidien ouvert vers le futur.

Il fait la moitié du chemin.

Après le rejet des sentiments au nom de la rationalité par le mouvement ouvrier ou plutôt par une partie de ses théoriciens dont le titre étiquette « antihumanisme **théorique** » révélait le fond réducteur, même si l'analyse par ce courant a besoin d'une vision critique plus approfondie que cet auto qualificatif, allons-nous dépasser un retour à la sentimentalité ?

L'éthique et les sentiments ont un corps, une base biologique. L'homme et la société humaine sont un corps.

Que cette organisation de la matière qui est entrée dans un processus de la conscience de la nature sur elle-même provoque des phénomènes qui ont une autonomie relative des "conditions matérielles" qui les ont engendrés, quoi de plus évident si l'on ne considère pas la pensée comme une mécanique.

Où apparaît l'économique en dernière instance dans le discours théorique actuel des forces de transformation ? **Dans la lutte au quotidien.** Mais n'a-t-elle pas besoin d'une expression synthétique ?

Les sentiments humains auront bien plus de noblesse et de spiritualité, et d'efficacité sur eux-mêmes et la santé ou maladie sociales en mouvement si on les rattache comme ils le sont dans la réalité à leur corps, l'homme, la société, ses moyens de production et d'échange.

Humaniser Dieu, déifier l'Homme fut un grand progrès dans la critique de la société marchande millénaire. Et cela s'appelait le christianisme. Bien que les apparences semblent le contredire, Les Lumières du XIX^e siècle ont poursuivi et poursuivent encore ce processus de christianisation, parce qu'elles ne remettaient pas « les choses sur les pieds », les laissaient « marcher sur la tête ».

Les hiérarchisations de valeur reflètent la loi de la valeur. Elles étouffent la pensée et emprisonnent toute générosité. Que reste-il alors à « ceux d'en bas » ? Poser la question c'est y répondre en grande partie.

Le processus de défense dépassement des Lumières nous rend à la fois perplexes et conservateurs. C'est pourtant un chemin nécessaire qui ne garantit pas des régressions pas plus que les régressions ne sont exemptes de contenus transformateurs. Contradictions....

Ce qui est dit ci-dessus peut être dit d'une façon plus simple et plus compréhensible à une condition : avoir des espaces d'expression pour ne pas être obligé d'être dit en quelques lignes concentrées.

27 février 2010.

QUAND LES « MASSES » SE « BARBARISENT » ? :

A qui la faute ?

Non, mais plutôt pour quelles raisons... !

Comment Marx analyse-t-il les comportements "barbares" ?

Ci-dessous, un commentaire "humaniste" sur le travail des enfants et à la suite l'analyse de Marx sur ce que contient de contradictoire cette évolution des forces productives et leurs conséquence sur l'attitude des salariés, entre autres, puis mon commentaire.

Il fut un temps où toute étude était jugé à l'aune de ce que pensait Marx sur un sujet. Il ne s'agit pas de reproduire ce comportement mais de ne pas tomber dans le comportement diamétralement opposé.

Voici donc cet extrait du « Capital » qui comme bien d'autres nous donne à réfléchir sur les contradictions de notre époque en matière de comportements humains, et des "couches populaires" dans la tourmente de la crise du capital :

« C'est un malheur », est-il dit à ce sujet dans le rapport final de la Child. Empl. Commission, publié en 1866, « c'est un malheur, mais il résulte de l'ensemble des dispositions des témoins, que les enfants des deux sexes n'ont contre personne autant besoin de protection que contre leurs parents. » Le système de l'exploitation du travail des enfants en général et du travail à domicile en particulier, se perpétue, par l'autorité arbitraire et funeste, sans frein et sans contrôle, que les parents exercent sur leurs jeunes et tendres rejetons... Il ne doit pas être permis aux parents de pouvoir, d'une manière absolue, faire de leurs enfants de pures machines, à

seule fin d'en tirer par semaine tant et tant de salaire... Les enfants et les adolescents ont le droit d'être protégés par la législation contre l'abus de l'autorité paternelle qui ruine prématurément leur force physique et les fait descendre bien bas sur l'échelle des êtres moraux et intellectuels. »

Ce n'est pas cependant l'abus de l'autorité paternelle qui a créé l'exploitation de l'enfance, c'est tout au contraire l'exploitation capitaliste qui a fait dégénérer cette autorité en abus. Du reste, la législation de fabrique, n'est-elle pas l'aveu officiel que la grande industrie a fait de l'exploitation des femmes et des enfants par le capital, de ce dissolvant radical de la famille ouvrière d'autrefois, une nécessité économique, l'aveu qu'elle a converti l'autorité paternelle en un appareil du mécanisme social, destiné à fournir, directement ou indirectement, au capitaliste les enfants du prolétaire lequel, sous peine de mort, doit jouer son rôle d'entremetteur et de marchand d'esclaves ? Aussi tous les efforts de cette législation ne prétendent-ils qu'à réprimer les excès de ce système d'esclavage.

Si terrible et si dégoûtante que paraisse dans le milieu actuel la dissolution des anciens liens de famille, la grande industrie, grâce au rôle décisif qu'elle assigne aux femmes et aux enfants, en dehors du cercle domestique, dans des procès de production socialement organisés, n'en crée pas moins la nouvelle base économique sur laquelle s'élèvera une forme supérieure de la famille et des relations entre les sexes. Il est aussi absurde de considérer comme absolu et définitif le mode germano-chrétien de la famille que ses modes oriental, grec et romain, lesquels forment d'ailleurs entre eux une série progressive. Même la composition du travailleur collectif par individus de deux sexes et de tout âge, cette source de corruption et d'esclavage sous le règne capitaliste, porte en soi les germes d'une nouvelle évolution sociales. Dans l'histoire, comme dans la nature, la pourriture est le laboratoire de la vie. »

Le Capital, PUF, 550

Mon commentaire :

Dans son « De Gouvernatione Dei », Livre 5, Salvien de Marseille en disait autant sur la barbarie, ajoutant que les citoyens romains allaient chez les barbares pour trouver chez les barbares l'humanité qu'ils ne trouvaient plus chez les romains, ceci 30 ans avant la chute de l'Empire.

« Je est un autre » dit Arthur Rimbaud.

Cette formule est à mettre en parallèle avec cette autre, toujours de Rimbaud : « ...ces [écrivains] prétentieux qui croient être l'auteur de leur œuvre... ».

Jaurès disait qu'il faut se méfier des formules, et il en usait toutefois mais avec prudence et en fonction des contextes et des rapports dialectiques.

Les formules de Rimbaud, nous devons sans doute les rapporter à cela : le mouvement d'identité de la personne dans le mouvement de la nature et de la société

qui crée cette identité en mouvement. L'humanité s'auto-crée en inventant le travail, la transformation consciente de la nature par elle-même et la conscience en mouvement de la nature sur elle-même, ce qui est une tautologie et une unité. Choix et nécessité, libre arbitre et dépendance. Leur rapport dialectique, la relativité de l'un et de l'autre sans les illusions qui minorent généralement la seconde ce qui conduit en général à l'opportunisme. Errare humanum est.... !

Rimbaud appartenait bien à cette « école » du progrès des concepts anthropologiques en mouvement auquel appartient le marxisme qui le révèle consciemment pour la première fois, en tout cas en tant que mouvement général de la société.

Si cette auto conscience de notre dépendance se généralisait au niveau des individus, si ce concept anthropologique était toujours présent dans notre esprit, les transformations sociales auxquelles nous aspirons seraient éminemment plus aisées. Mais c'est là une vision sans fondement car l'une dépend de l'autre et avance, même de façons inégales l'une avec l'autre.

Espoir et question :

Sans l'endettement de la petite paysannerie libre, du peuple producteur , c'est à dire sans les causes et les effets d'une crise d'un système économique qui les contraignait à se vendre, les constitutions grecques de Solon et de Clisthène n'auraient sans doute pas vu le jour.

Est-ce à la suite de phénomènes "semblables" (correspondant évidemment à la réalité des forces productives d'aujourd'hui, informatisation et mondialisation de la production, modification de l'organisation de la main d'oeuvre et ses conséquences) qu'on peut imaginer une re-apparition de vraies républiques des conseils et leur développement durable ?

Depuis les puissants mouvements revendicatifs de 1995, nous en sommes à une nouvelle ère des cahiers de doléances. Notre syndicalisme entre autre. Et si le Front de Gauche ouvrait (sans avoir à ce jour conscience précise du processus possible) celle de la mise en pratique ? Pour qu'il en soit ainsi une conscience du rôle de la production, celle des lois économiques développées dans « Le Capital », sont indispensables, sans dogmatisme mais avec la rigueur de l'ingénieur de la transformation sociale par le peuple producteur.

Qu'en pense l'historien ? L'apparence des appareils, et le traitement médiatique, cachent-t-ils le mouvement réel ?

Se rappeler de « comprendre » en français : com-prendre, prendre avec, prendre ensemble...

3 mars 2010

COMMUNICATION.

Il y a la communication de LA personne à LA personne.

Elle est issue de la communication dans le clan originel.

Intro clanique.

Signalant le besoin, la demande, la réponse.

Elle contient déjà toutes les autres en gésine.

L'inter clanique, l'aristocrate, la familiale, celle de la cité, celle du monde.

Il y a la communication autoritaire de l'un à tous.

C'est celle de la société de cité et de la société marchande,

celle du Christ -l'Oint- dont la forme va être reprise par les meilleures comme par les pires intentions-réalisations du monde, le monde au sens premier.

Il faut imaginer ces types de communication en tant que parole tout au long de l'évolution du, des modes de production et de leurs techniques. Imaginer et observer le processus, ses contextes.

La réaction du jour du mode de production, des forces productives actuelles et de leur technique est la tentative de tous de parler à tous, sans abandonner les dominations de communication et en les imitant.

On comprend -prendre avec, prendre ensemble- qu'il s'agit de parler de personne à personne, dans les deux sens de personne, dans toute la contradiction de ce double sens qui rejoint la contradiction du mode de production, de son développement terminal qui appelle un autre mode de production et donc de parole.

Une autre qualité.

Difficile à imaginer.

Comme tout inconnu à construire.

Construit avant d'être com-pris.

De personne à personne.

6 mars. 10